This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

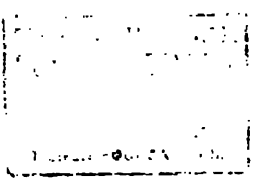
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Tome II.



Hermès, *liv. III.*

ÉMILE,

~~L 304~~ OU ~~C 473~~

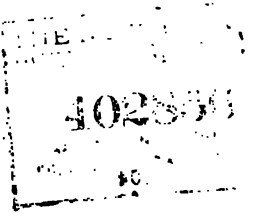
DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXII.
Avec Privilége de Nosseign. les Etats de Hollande & de Westfrise.



84 R7 Fr 371 R767

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE III.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces

7995

actuelles ſont plus que ſuffiſantes p
pourvoir à ceux qu'il a. Comme la
me il ſeroit très-foible ; comme
ſant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homm
De l'inégalité qui ſe trouve entr
force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſi
qui nous rendent foibles, parce q
faudroit, pour les contenter, plus
forces que ne nous en donna la
ture. Diminuez donc les deſirs, c
comme ſi vous augmentiez les forc
celui qui peut plus qu'il ne deſire, e
de reſte : il eſt certainement un
très-fort. Voilà le troiſieme état
l'enfance & celui dont j'ai maintena
parler. Je continue à l'appeller enf
ce, faute de terme propre à l'exp
mer ; car cet âge approche de l'a
leſcence, ſans être encore celui d
puberté.

A douze ou treize ans les forces
l'enfant ſe développent bien plus r

dement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble, pour en ſortir, attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit ; ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il

ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité, que les esprits vitaux élaborés dans les vaisseaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere ; on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, ma-

réchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient guères moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la difference, (& je conviens qu'il y en a), elle eſt beaucoup moindre, je le répete, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs, il n'eſt pas ici queſtion ſeulement des forces phyſiques, mais ſurtout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent

de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible ; mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres : pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des inſtructions, des études ; & remarquez que ce n'eſt pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'eſt la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ſes bornes, & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſavoir, il ne peut pas même ſavoir en entier le peu que ſa-

vent les autres hommes. Puiſque la contradictoire de chaque propoſition fauſſe eſt une vérité, le nombre des vérités eſt inépuiſable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent, pour être compriſes, un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'hom-

me, qu'un enfant ne peut acquérir celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses; mais que ce cercle forme encore une sphère immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile? Que d'abîmes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau sacré de la Nature, tremble. Assûre-toi bien premierement de sa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil.

Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence ; mais ſi-tôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des no-

tions morales qui distinguent le bien & le mal ! Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité ; maintenant nous avons égard à ce qui est utile ; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable & bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succède l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans ; ensuite ils sont curieux, & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguons toujours les penchans qui viennent de la Nature, de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le desir d'être estimé savant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-

être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui font rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus guères du ſyſtême du Monde, des loix de l'attraction, du calcul différenciel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre ; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Iſle du genre humain, c'eſt la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux, c'eſt le ſoleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples ſauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart ! dira-t-on, peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrémités de l'Univers ! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au-de-

là, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible : mais comme le Monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le Monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire ; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénomenes de la Nature, bien-tôt vous le rendrez curieux ; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les

queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la ſcience, qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſphères, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces repréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain,

pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flâmes : à leur éclat on attend l'aſtre long-tems avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : L'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement, foible

encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée : il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bétiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vue du ſpectacle de la Nature ; pour le voir, il faut le ſentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquiſe, il faut des

sentimens qu'il n'a pour entendre pour lui l'impression comme on réunit à la fois la somme de sensations. S'il n'a long-temps nommé ses plaines arides, il ne sait pas encore n'ont brûlé les pieds. La reverbération infinie des rayons du soleil ne l'aveugle-t-elle comment goûtera-t-il l'air pur d'une belle matinée? Comment a-t-on des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le murmure mol & doux sur la peau, entendra-t-il les sons? Comment a-t-on des oiseaux un cœur sensible, il ne sentira de l'amour & du plaisir la fin encore inconnus? Avec quel mépris regarde-t-il même une belle femme! Son imagination ne lui dira-t-elle ceux dont on peut se remplir? Enfin comment s'enflammera-t-il sur la beauté du spectacle de la Nature,

s'il ignore quelle main prit soin
l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des d
cours qu'il ne peut entendre. Poi
de deſcriptions, point d'éloquenc
point de figures, point de poëſie.
n'eſt pas maintenant queſtion de ſe
timent ni de goût. Continuez d'ê
clair, ſimple & froid ; le tems ne vi
dra que trop-tôt de prendre un au
langage.

Élevé dans l'eſprit de nos maxim
accoutumé à tirer tous ſes inſtrume
de lui-même, & à ne recourir jam
à autrui qu'après avoir reconnu ſon
ſuffiſance, à chaque nouvel objet q
voit, il l'examine long-tems ſans r
dire. Il eſt penſif & non queſtionne
Contentez-vous donc de lui préſen
à propos les objets ; puis quand v
verrez ſa curioſité ſuffiſamment oc
pée, faites-lui quelque queſtion la
nique qui le mette ſur la voie de
réſoudre.

Dans cette occaſion, après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voiſins, après l'avoir laiſſé cauſer là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz : je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché là, & qu'il s'eſt levé là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus ; s'il vous fait des queſtions, n'y répondez point ; parlez d'autre choſe. Laiſſez-le à lui-même, & ſoyez ſûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il ſoit bien frappé de quelque vérité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore ; & ce moyen,

c'eſt de retourner la queſtion. S'il
ſait pas comment le ſoleil parvient
ſon coucher à ſon lever, il ſait
moins comment il parvient de ſon l
ver à ſon coucher ; ſes yeux ſeuls
lui apprennent. Éclairciſſez donc
premiere queſtion par l'autre : ou v
tre éleve eſt abſolument ſtupide,
l'analogie eſt trop claire pour lui po
voir échapper. Voilà ſa premiere l
çon de coſmographie.

Comme nous procédons toujours le
tement, d'idée ſenſible en idée ſenſ
ble ; que nous nous familiariſons lon
tems avec la même avant de paſſer
une autre, & qu'enfin nous ne forço
jamais notre éleve d'être attentif,
y a loin de cette premiere leçon à
connoiſſance du cours du ſoleil & d
la figure de la terre : mais comme to
les mouvemens apparens des corps c
leſtes tiennent au même principe, &
que la premiere obſervation mene

toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipſes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puiſque le ſoleil tourne autour du Monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre : nous ſavons déjà cela. Ce centre ne ſauroit ſe voir, car il eſt au cœur de la terre ; mais on peut ſur la ſurface marquer deux points qui lui correſpondent. Une broche paſſant par les trois points & prolongée juſqu'au ciel de part & d'autre, ſera l'axe du Monde & du mouvement journalier du ſoleil. Un toton rond tournant ſur ſa pointe repréſente le ciel tournant ſur ſon axe ; les deux pointes du toton ſont les deux poles : l'enfant ſera fort aiſe d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourſe. Voilà de l'amuſement pour la nuit ; peu-à-peu l'on ſe fami-

liariſe avec les étoiles, & de-là naît le premier goût de connoître les planettes, & d'obſerver les conſtellations.

Nous avons vu lever le ſoleil à la ſaint Jean ; nous l'allons voir auſſi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on ſait que nous ne ſommes pas pareſſeux, & que nous nous faiſons un jeu de braver le froid. J'ai ſoin de faire cette ſeconde obſervation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adreſſe pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh ! oh ! voilà qui eſt plaiſant ! le ſoleil ne ſe leve plus à la même place ! Ici ſont nos anciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphère, en prenant le

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leurs prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſynthèſe pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir. Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors, en employant en même tems l'une & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuve. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple,

ole, prendre la géographie par ſes leux termes, & joindre à l'étude des évolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la ſphère & ſe tranſporte ainſi dans les cieux, ramenez-le à la diviſion de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon pere; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivieres du voiſinage, enfin l'aſpect du ſoleil & la maniere de s'orienter. C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à meſure qu'il ſait, ou qu'il eſtime, leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'a-

vance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez-le faire, ne corrigez point ſes erreurs. Attendez en ſilence qu'il ſoit en état de les voir & de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occaſion favorable, amenez quelque opération qui les lui faſſe ſentir. S'il ne ſe trompoit jamais, il n'apprendroit pas ſi bien. Au reſte, il ne s'agit pas qu'il ſache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en inſtruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles repréſentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui ſert à les dreſſer. Voyez déjà la différence qu'il y a du ſavoir de vos éleves à l'ignorance du mien! Ils ſavent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour ſa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit de mon inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires. Quand il ne ſauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne ſe trompe pas, & je ne mets des vérités dans ſa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raiſon, le jugement viennent lentement: les préjugés accourent en foule, c'eſt d'eux qu'il le faut préſerver. Mais ſi vous regardez la ſcience en elle-même, vous entrez dans une mer ſans fond, ſans rives, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage amaſſant des coquilles, & commençant par s'en char-

ger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long ; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'eſt tout le contraire, & nous n'en avons pas aſſez pour faire tout ce qui ſeroit utile. Songez que les paſſions approchent, & que ſi-tôt qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paiſible d'intelligence eſt ſi court, il paſſe ſi rapidement, il a tant d'autres uſages néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre,

quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt-là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet ; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier : ſurtout, quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous acca-

bler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant ; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins d'égards aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la dernière importance auſſi-tôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes ; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre, qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes

& ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour tracer nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une méridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent ; il faut du tems pour les tracer ; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu ; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuieroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minutieux détails. Lecteur, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point ſacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti ſur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien ſur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon éleve & moi, que l'am-

bre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſinguliere encore : c'eſt d'attirer à quelque diſtance, & ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe, ſans que nous puiſſions y rien voir de plus ! Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer même aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire : un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas : c'eſt un Sorcier ; car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, & nous reſtons en repos dans notre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos ; c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans

nos poches, & ſi-tôt que le Joueur de gobelets a fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il préſente le pain preſque en tremblant ; le canard vient & le ſuit ; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens des mains, aux acclamations de l'aſſemblée, la tête lui tourne ; il eſt hors de lui. Le Bateleur, interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller ; mais ſur le champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant, juſqu'au lendemain, compte les minutes avec une riſible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la ſalle eſt déjà pleine. En entrant ſon jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets ſe ſurpaſſe, & fait des choſes ſurprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il ſue, il reſpire à peine ; il paſſe ſon tems à manier dans ſa poche ſon morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin ſon tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire ſon pain.... nouvelle viciſſitude des choſes humaines ! le canard, ſi privé la veille, eſt devenu ſauvage aujourd'hui ; au lieu de préſenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit,

il évite le pain & la main qui le préſente, avec autant de ſoin qu'il les ſuivoit auparavant. Après mille eſſais inutiles & toujours hués, l'enfant ſe plaint, dit qu'on le trompe, que c'eſt un autre canard qu'on a ſubſtitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets, ſans répondre, prend un morceau de pain, le préſente au canard : à l'inſtant le canard ſuit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réuſſir mieux qu'auparavant, il voit le canard ſe moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du baſſin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'oſe plus s'expoſer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien ; il en tire le fer

devant tout le monde : autre riſée à nos dépens ; puis, de ce pain ainſi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même choſe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, &, du ton d'emphaſe propre à ces gens-là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle, & le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne ; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons ſans être apperçus, & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à

notre porte, j'ouvre ; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite ; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme ? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guères de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait ; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeu-

nes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons, avec la derniere ſurpriſe, qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. » Non, Meſ-» ſieurs, je n'ai pas aſſez à me louer » de vous pour accepter vos dons; » je vous laiſſe obligés à moi malgré » vous; c'eſt ma ſeule vengeance. » Apprenez qu'il y a de la généroſité » dans tous les états; je fais payer mes » tours & non mes leçons.

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire ? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé, vous lui devez vos ſoins, vos conſeils : votre expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti.

Il part & nous laiſſe tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité ; je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, & de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe : car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade : ce changement

doit s'amener par degrés ; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate ; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui. Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire ; mais il s'amuſe & ſe complaît longtems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon élevę oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule ! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si

vous ſavez en faire ſortir ainſi l'hu
liation, les diſgraces, ſoyez ſûr q
n'en reviendra de long-tems un ſecor
Que d'apprêts, direz-vous! j'en co
viens; & le tout pour nous faire u
bouſſole qui nous tienne lieu de mé
dienne.

Ayant appris que l'aimant agi
travers les autres corps, nous n'avo
rien de plus preſſé que de faire u
machine ſemblable à celle que no
avons vue. Une table évuidée,
baſſin très-plat ajuſté ſur cette tab
& rempli de quelques lignes d'ea
un canard fait avec un peu plus
ſoin, &c. Souvent attentifs auto
du baſſin, nous remarquons enfin
le canard en repos affecte toujo
à-peu-près la même direction. N
ſuivons cette expérience; nous e
minons cette direction, nous trouv
qu'elle eſt du midi au nord; il n
faut pas davantage, notre bouſſole

trouvée, ou autant vaut ; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole ; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur ; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage ; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue ; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace ; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bon-

dit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Étant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de-là le barometre, le ſyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique ſe trouvent par des expériences tout auſſi groſſieres. Je ne veux pas qu'on entre, pour rien de tout cela, dans un cabinet de phyſique expérimentale. Tout cet appareil d'inſtrumens & de machines me déplaît. L'air ſcientifique tue la ſcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mê-

mes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inſtrument avant l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes ; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je me[illegible]ure la longueur des deux parties [illegible]on en équilibre ; j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon

petit phyſicien capable de rectifier c
balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des n
tions bien plus claires & bien plus f
res des choſes qu'on apprend ainſi
ſoi-même, que de celles qu'on tie
des enſeignemens d'autrui ; & oui
qu'on n'accoutume point ſa raiſon à
ſoumettre ſervilement à l'autorit
l'on ſe rend plus ingénieux à trouv
des rapports, à lier des idées, à i
venter des inſtrumens, que quan
adoptant tout cela tel qu'on nous
donne, nous laiſſons affaiſſer notre
prit dans la nonchalance ; comme
corps d'un homme, qui, [illegible]rs h
billé, chauſſé, ſervi par [illegible]gens,
traîné par ſes chevaux, perd à la
la force & l'uſage de ſes membr
Boileau ſe vantoit d'avoir appris
Racine à rimer difficilement : par
tant d'admirables méthodes pour ab
ger l'étude des ſciences, nous auric

grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus ſenſible de ces lentes & laborieuſes recherches, eſt de maintenir, au milieu des études ſpéculatives, le corps dans ſon activité, les membres dans leur ſoupleſſe, & de former ſans ceſſe les mains au travail & aux uſages utiles à l'homme. Tant d'inſtrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & ſuppléer à la juſteſſe des ſens, en font négliger l'exercice. Le graphometre diſpenſe d'eſtimer la grandeur des angles ; l'œil qui meſuroit avec préciſion les diſtances, s'en fie à la chaîne qui les meſure pour lui : la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits : à force de raſſembler des machines autour de

nous, nous n'en trouvons plus en nou
mêmes.

Mais quand nous mettons à fabr
quer ces machines l'adreſſe qui no
en tenoit lieu, quand nous employo
à les faire la ſagacité qu'il falloit po
nous en paſſer, nous gagnons ſans ri
perdre, nous ajoutons l'art à la N
ture, & nous devenons plus ingénieu
ſans devenir moins adroits. Au li
de coller un enfant ſur des livres, ſi
l'occupe dans un attelier, ſes mai
travaillent au profit de ſon eſprit :
devient philoſophe & croit n'être qu'u
ouvrier. Enfin cet exercice a d'autr
uſages dont je parlerai ci-après,
l'on verra comment, des jeux de la ph
loſophie, on peut s'élever aux vérita
bles fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſanc
purement ſpéculatives ne convenoie
guère aux enfans, même approcha
de l'adoleſcence ; mais ſans les faire e
tr

trer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs expériences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déduction; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus ſenſibles; & accoutumez votre éleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Émile attentif à ce que je fais, & je lui dis: pourquoi cette pierre eſt-elle tombée?

Quel enfant reſtera court à c
queſtion ? Aucun, pas même Ém
ſi je n'ai pris grand ſoin de le prép
à n'y ſavoir pas répondre. Tous di
que la pierre tombe, parce qu'ell
peſante. Et qu'eſt-ce qui eſt peſa
c'eſt ce qui tombe. La pierre to
donc, parce qu'elle tombe ? Ici
petit philoſophe eſt arrêté tout de
Voilà ſa premiere leçon de phyſ
ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui
fite ou non dans ce genre, ce ſera
jours une leçon de bon ſens.

A meſure que l'enfant avance e
telligence, d'autres conſidérations
portantes nous obligent à plus
choix dans ſes occupations. Si-tôt
parvient à ſe connoître aſſez lui-m
pour concevoir en quoi conſiſte
bien-être, ſi-tôt qu'il peut ſaiſi
rapports aſſez étendus pour juger d
qui lui convient & de ce qui n
convient pas, dès-lors il eſt en éta

entir la différence du travail à l'amuement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel eſt l'uſage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal reglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie; il conſiſte à ne pas ſouffrir: la ſanté, la liberté, le néceſſaire le conſ-

tituent. Le bonheur de l'homme m
ral eſt autre choſe ; mais ce n'eſt p
de celui-là qu'il eſt ici queſtion.
ne ſaurois trop répéter qu'il n'y a q
des objets purement phyſiques q
puiſſent intéreſſer les enfans, ſur-to
ceux dont on n'a pas éveillé la vanit
& qu'on n'a point corrompus d'avan
par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoi
ils les prévoyent, leur intelligence
déjà fort avancée, ils commencent
connoître le prix du tems. Il impor
alors de les accoutumer à en dirig
l'emploi ſur des objets utiles, m
d'une utilité ſenſible à leur âge & à
portée de leurs lumieres. Tout ce q
tient à l'ordre moral & à l'uſage de
ſociété ne doit point ſi-tôt leur être p
ſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état
l'entendre. C'eſt une ineptie d'exig
d'eux qu'ils s'appliquent à des cho
qu'on leur dit vaguement être po

leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſûre qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne ſera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il ſoit docile étant petit; c'eſt vouloir qu'il ſoit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites ſans ceſſe : *tout ce que je vous demande eſt pour votre avantage; mais*

vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous faſſiez ou non ce que j'exige ? C'eſt pour vous ſeul que vous travaillez. Avec tous ces beaux diſcours que vous lui tenez maintenant pour le rendre ſage, vous préparez le ſuccès de ceux que lui tiendra quelque jour un viſionnaire, un ſouffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute eſpece pour le prendre à ſon piége, ou pour lui faire adopter ſa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ; mais faut-il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de ſavoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile à ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un

âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-tôt que nous ſommes parvenus à donner à notre éleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de

plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'em-

pire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à-lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va demander avant que de la reſoudre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre éleve! Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plaît; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez? car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire: *à quoi cela eſt-il bon?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien ; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon éleve ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre : c'eſt à lui de le déſirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire : *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'uſage de ce qu'il apprend, ſi-tôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans

ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bien-tôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent guères. Les choſes, les choſes ! Je ne répéterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du ſoleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire ! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en ré-

pondant à ſa queſtion, ſur-tout ſi nous avons des témoins de notre entretien !

* Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des differens peuples, de l'uſage du calendrier, de la ſupputation du retour des ſaiſons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de ſe conduire ſur mer & de ſuivre exactement ſa route ſans ſavoir où l'on eſt. La politique, l'hiſtoire naturelle, l'aſtronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces ſciences, & un grand deſir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pé-

* J'ai ſouvent remarqué que dans les doctes inſtructions qu'on donne aux enfans, on ſonge moins à ſe faire écouter d'eux que des grandes perſonnes qui ſont préſentes. Je ſuis très-ſûr de ce que je dis-là ; car j'en ai fait l'obſervation ſur moi-même.

dant, auquel il n'aura pas compris une ſeule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi ſert de s'orienter ; mais il n'oſe, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux ſon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainſi ſe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Émile plus ruſtiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laiſſer perorer tout ſeul. Cherchons une ſolution plus groſſiere ; mon appareil ſcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obſervions la poſition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par ſon importune queſtion, *à quoi ſert cela* ? Vous avez raiſon, lui dis-je, il y faut penſer à

loisir, & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus ; car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux ; pour courir les enfans sont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems se passe, la chaleur vient ; nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien re-

crus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour déliberer. Émile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet: mon cher Émile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

Émile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en sais rien: je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & pensez-vous que je me fisse faute de pleurer, si je pouvois dé-

jeûner de mes larmes ? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure eſt-il ?

Émile.

Il eſt midi, & je ſuis à jeun.

Jean-Jaques.

Cela eſt vrai ; il eſt midi, & je ſuis à jeun.

Émile.

Oh ! que vous devez avoir faim !

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi ? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt ; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci ?...

Émile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition.....

Émile.

Oh ! mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit....

Émile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être....

Émile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Émile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le ſud ?

Émile.

Comment faire ?

Jean-Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Émile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſûrement Montmorenci eſt de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon ; prenons ce ſentier à travers le bois.

Émile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera : peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera

de ſa vie la leçon de cette journée ; au lieu que, ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'éleve ; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment ſe faiſoit l'encre. Je lui diſois que ſa noirceur ne venoit que d'un fer très-diviſé, détaché du

vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arréta tout court avec ma queſtion que je lui avois appriſe : me voilà fort embarraſſé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maiſon, & d'autre vin à huit ſols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la diſſolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi, dans deux verres, de ces deux differens vins *, je lui parlai ainſi.

On falſifie pluſieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne ſont. Ces falſifications trompent l'œil & le goût ; mais elles ſont nuiſibles, & rendent la choſe falſifiée pire, avec ſa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

* A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précede ſert beaucoup à le rendre attentif.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoitre, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances

métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel compoſé, tel, par exemple, que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels compoſés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle; le plomb n'é-

tant plus tenu en dissolution reparoî-tra, troublera la liqueur & se précipi-tera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb * ni d'au-cun métal dans le vin, l'alcali s'unit paisiblement ** avec l'acide, le tout restera dissout, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alca-line successivement dans les deux ver-res : celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un mo-ment fut troublé, & au bout d'un

*Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous litargirés, sont rarement exempts de plomb; parce que les com-toirs de ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se répand dans la mesure en passant & séjour-nant sur ce plomb en dissout toujours quelque parti-cule. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés ne bûvant guères de ces vins-là sont peu sujets à en être empoisonnés.

** L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

heur

heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de tems pour sentir que je n'avois fait qu'une sotise. Car sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué; ces

autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoien même aucun ſens pour lui : il étoit là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe ; c'eſt le cas de tous le enfans.

Les rapports des effets aux cauſe dont nous n'appercevons pas la liaiſon les biens & les maux dont nous n'avon aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous il eſt impoſſible de nous intéreſſer pa eux à rien faire qui s'y rapporte. O voit à quinze ans le bonheur d'u homme ſage, comme à trente la gloir du paradis. Si l'on ne conçoit bie l'un & l'autre, on fera peu de choſ pour les acquérir, & quand même o les concevroit, on fera peu de choſ encore ſi on ne les deſire, ſi on ne le ſent convenables à ſoi. Il eſt aiſé d convaincre un enfant que ce qu'on veu lui enſeigner eſt utile ; mais ce n'e rien de le convaincre ſi l'on ne fait

perſuader. En vain la tranquille raiſon nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la paſſion qui nous faſſe agir, & comment ſe paſſionner pour des intérêts qu'on n'a point encore ?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puiſſe voir. Tandis que l'Humanité lui eſt preſque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ſongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la courſe, auſſi-tôt qu'il commence à raiſonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalouſie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, & les comparerai à ceux qu'il fera l'an-

née ſuivante ; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le foſſé que vous ſautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi ſans le rendre jaloux de perſonne ; il voudra ſe ſurpaſſer, il le doit ; je ne vois nul inconvénient qu'il ſoit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas. On dit qu'Hermès grava ſur des colonnes les élémens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y ſeroient conſervées par tradition. Des cerveaux bien préparés ſont les monumens où ſe gravent le plus ſûrement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rap

procher tant de leçons éparſes dans tant de livres ? de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intéreſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une ſituation où tous es beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en fraix ; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, &, ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même ; du moins avec plus de vérité & de ſimplicité. Puiſqu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus

heureux traité d'éducation naturelle Ce livre ſera le premier que lira mo Émile : ſeul il compoſera durant long tems toute ſa bibliotheque, & il tiendra toujours une place diſtinguée Il ſera le texte auquel tous nos entre tiens ſur les ſciences naturelles ne ſer viront que de commentaire. Il ſervir d'épreuve durant nos progrès à l'éta de notre jugement, & tant que notr goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nou plaira toujours. Quel eſt donc ce mer veilleux livre ? Eſt-ce Ariſtote, eſt-c Pline, eſt-ce Buffon ? Non ; c'eſt Ro binſon Cruſoé.

Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſembla bles & des inſtrumens de tous les arts pourvoyant cependant à ſa ſubſiſtan ce, à ſa conſervation, & ſe procura même une ſorte de bien-être ; voi un objet intéreſſant pour tout âge, qu'on a mille moyens de rendre agré

aux enfans. Voilà comment nous
iſons l'iſle déſerte qui me ſervoit
ord de comparaiſon. Cet état n'eſt
, j'en conviens, celui de l'homme
al ; vraiſemblablement il ne doit
être celui d'Émile ; mais c'eſt ſur
même état qu'il doit apprécier tous
autres. Le plus ſûr moyen de s'é-
r au-deſſus des préjugés, & d'or-
ner ſes jugemens ſur les vrais rap-
s des choſes, eſt de ſe mettre à la
e d'un homme iſolé, & de juger
out comme cet homme en doit
r lui-même, eu égard à ſa propre
té.
e roman, débarraſſé de tout ſon
as, commençant au naufrage de
inſon près de ſon iſle, & finiſſant
rrivée du vaiſſeau qui vient l'en ti-
ſera tout à la fois l'amuſement &
truction d'Émile durant l'époque
t il eſt ici queſtion. Je veux que la
lui en tourne, qu'il s'occupe ſans

ceſſe de ſon château, de ſes chevr
de ſes plantations ; qu'il apprenne
détail, non dans des livres, mais
les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir
pareil cas ; qu'il penſe être Robin
lui-même ; qu'il ſe voye habillé
peaux, portant un grand bonnet,
grand ſabre, tout le groteſque éq
page de la figure, au paraſol p
dont il n'aura pas beſoin. Je veux q
s'inquiette des meſures à prendre
ceci ou cela venoit à lui manqu
qu'il examine la conduite de ſon
ros ; qu'il cherche s'il n'a rien on
s'il n'y avoit rien de mieux à fai
qu'il marque attentivement ſes fau
& qu'il en profite pour n'y pas tom
lui-même en pareil cas : car ne dou
point qu'il ne projette d'aller faire
établiſſement ſemblable ; c'eſt le
château en Eſpagne de cet heur
âge, où l'on ne connoît d'autre b
heur que le néceſſaire & la libe

Quelle reſſource que cette folie pour un homme habile, qui n'a ſu la faire naître qu'afin de la mettre à profit! L'enfant preſſé de ſe faire un magaſin pour ſon iſle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons-nous de l'établir dans cette iſle, tandis qu'il y borne ſa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guère, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par

des ſauvages ; mais les autres ne p
vent naître que dans la ſociété ,
la rendent néceſſaire. Tant qu'on
connoît que le beſoin phyſique, c
que homme ſe ſuffit à lui-même ; l
troduction du ſuperflu rend indiſp
ſable le partage & la diſtribution
travail ; car bien qu'un homme t
vaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſt
ce d'un homme , cent hommes t
vaillant de concert, gagneront de q
en faire ſubſiſter deux cents. Si-
donc qu'une partie des hommes ſe
poſe, il faut que le concours des h
de ceux qui travaillent ſupplée au t
vail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand ſoin doit ê
d'écarter de l'eſprit de votre él
toutes les notions des relations ſoci
qui ne ſont pas à ſa portée ; mais qu
l'enchaînement des connoiſſances v
force à lui montrer la mutuelle d
pendance des hommes , au lieu d

lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le

moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus inviderit* *.

Que deviendront vos éleves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec

* Petron.

plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choſes, quand ils verront partout le prix de fantaiſie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que, plus la choſe coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laiſſerez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation ; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Émile ſongeant à meubler ſon iſle, aura d'autres manieres de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

» Mon fils eſt fait pour vivre dans » le monde ; il ne vivra pas avec des

» ſages, mais avec des foux ; il faut » donc qu'il connoiſſe leurs folies, » puiſque c'eſt par elles qu'ils veulent » être conduits. La connoiſſance réel- » le des choſes peut être bonne, mais » celle des hommes & de leurs juge- » mens vaut encore mieux ; car dans » la ſociété humaine le plus grand inſ- » trument de l'homme eſt l'homme, » & le plus ſage eſt celui qui ſe ſert » le mieux de cet inſtrument. A quoi » bon donner aux enfans l'idée d'un » ordre imaginaire tout contraire à » celui qu'ils trouveront établi, & ſur » lequel il faudra qu'ils ſe reglent ? » Donnez-leur premierement des le- » çons pour être ſages, & puis vous » leur en donnerez pour juger en » quoi les autres ſont foux.

Voilà les ſpécieuſes maximes ſur leſquelles la fauſſe prudence des peres travaille à rendre leurs enfans eſclaves des préjugés dont ils les nourriſſent,

& jouets eux-mêmes de la tourbe inſenſée dont ils penſent faire l'inſtrument de leurs paſſions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choſes il faut connoître avant lui ! l'homme eſt la derniere étude du ſage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant ! Avant de l'inſtruire de nos ſentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : eſt-ce connoître une folie que de la prendre pour la raiſon ? Pour être ſage, il faut diſcerner ce qui ne l'eſt pas : comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne ſait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'eſt un mal de ſavoir ce qu'ils penſent, quand on ignore ſi ce qu'ils penſent eſt vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que ſont les choſes en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles ſont à nos yeux : c'eſt ainſi qu'il ſaura comparer l'opinion à

la vérité, & s'élever au-deſſus du vulgaire : car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui reſſemble. Mais ſi vous commencez par l'inſtruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, aſſurez-vous que, quoi que vous puiſſiez faire, elle deviendra la ſienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ſes jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que juſqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon éleve, il auroit eu trop de bon ſens pour m'entendre ; ſes relations avec ſon eſpece ne lui ſont pas encore aſſez ſenſibles pour qu'il puiſſe juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui ſeul, & même il eſt bien éloigné de ſe connoître ; mais s'il porte peu de juge-

mens ſur ſa perſonne, au moins il n'en porte que de juſtes. Il ignore quelle eſt la place des autres; mais il ſent la ſienne & s'y tient. Au lieu des loix ſociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la néceſſité. Il n'eſt preſque encore qu'un être phyſique; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſûreté, ſa conſervation, ſon bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtiſſier eſt ſur-tout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moin-

dre confiſeur de la rue des Lôml
Les orfévres, les graveurs, le
reurs ne ſont, à ſon avis, que d
néans qui s'amuſent à des jeux pa
ment inutiles; il ne fait pas mêr
grand cas de l'horlogerie. L'he
enfant jouit du tems ſans en être
ve; il en profite & n'en connoît
prix. Le calme des paſſions, qu
pour lui ſa ſucceſſion toujours
lui tient lieu d'inſtrument pour l
ſurer au beſoin *. En lui ſuppoſa
montre, auſſi-bien qu'en le
pleurer, je me donnois un Émil
gaire, pour être utile & me fai
tendre; car quant au véritable,
fant ſi différent des autres ne ſer
d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins na
& plus judicieux encore, par leq

* Le tems perd pour nous ſa meſure, quand
ſions veulent reg'er ſon cours à leur gré. L
du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l
eſt toujours à ſon heure, & il la connoît tou

conſidere les arts ſelon les rapports de néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes ; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes ; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable,

eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables regles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture : je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſieme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-deſſus de ſon Robinſon? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres? Il ſe dira : tous ces gens-là ſont ſottement

igénieux : on croiroit qu'ils ont peur ue leurs bras & leurs doigts ne leur ervent à quelque choſe, tant ils inentent d'inſtrumens pour s'en paſſer. our exercer un ſeul art ils ſont aſſervis mille autres, il faut une ville à chaue ouvrier. Pour mon camarade & oi nous mettons notre génie dans otre adreſſe ; nous nous faiſons des utils que nous puiſſions porter parout avec nous. Tous ces gens ſi fiers e leurs talens dans Paris ne ſauroient ien dans notre iſle, & ſeroient nos pprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ci l'exercice du corps & l'adreſſe des aains de notre éleve ; mais conſiderez uelle direction nous donnons à ſes urioſités enfantines ; conſiderez le ens, l'eſprit inventif, la prévoyane ; conſiderez quelle tête nous allons ui former. Dans tout ce qu'il verra, lans tout ce qu'il fera, il voudra tout

connoître, il voudra ſçavoir la raiſon de tout: d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par ſuppoſition; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit aſſembler les pieces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert il ne manquera pas de ſe dire: ſi je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer?

Au reſte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant. Gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne

s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe, mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que non-ſeulement il ſe ſente utile à la choſe, mais qu'il s'y plaiſe à force de bien comprendre à quoi ſert ce qu'il fait.

La ſociété des arts conſiſte en échange d'induſtrie, celle du commerce en échange des choſes, celle des banques en échange de ſignes & d'argent ; toutes ces idées ſe tiennent, & les notions élémentaires ſont déjà priſes ; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reſte maintenant qu'à généraliſer ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu

du trafic pris en lui-même, &. re
ſenſible par les détails d'hiſtoire n
relle qui regardent les producti
particulieres à chaque pays, par
détails d'arts & de ſciences qui reg
dent la navigation, enfin par le
grand ou moindre embarras du tr
port ſelon l'éloignement des lie
ſelon la ſituation des terres, des m
des rivieres, &c.

Nulle ſociété ne peut exiſter
échange, nul échange ſans me
commune, & nulle meſure comm
ſans égalité. Ainſi toute ſociété a p
premiere loi quelque égalité conv
tionnelle, ſoit dans les hommes,
dans les choſes.

L'égalité conventionnelle entre
hommes, bien différente de l'éga
naturelle, rend néceſſaire le droit
ſitif, c'eſt-à-dire le gouvernemen
les loix. Les connoiſſances politiq
d'un enfant doivent être nettes & b
r

nées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui ſe rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de différentes eſpeces, & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété : mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suéde, l'or & l'argent le ſont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'eſt

qu'une atteſtation que la piece marquée eſt d'un tel poids, & le ce ſeul a droit de battre monnoie tendu que lui ſeul a droit d'exige ſon témoignage faſſe autorité tout un peuple.

L'uſage de cette invention ain pliqué ſe fait ſentir au plus ſti Il eſt difficile de comparer imm tement des choſes de différentes res, du drap, par exemple, av bled ; mais quand on a trouv meſure commune, ſavoir la mor il eſt aiſé au fabricant & au labc de rapporter la valeur des choſes veulent échanger à cette meſure mune. Si telle quantité de drap une telle ſomme d'argent, & qu quantité de bled vaille auſſi la ſomme d'argent, il s'enſuit c marchand recevant ce bled poi drap fait un échange équitable. c'eſt par la monnoie que les bier

ieces diverſes deviennent commenſu-
ables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en hommes ſages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de Philoſophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſans ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un éleve, ſans jamais quitter les rapports réels & matériels qui ſont à ſa portée, ni ſouffrir qu'il

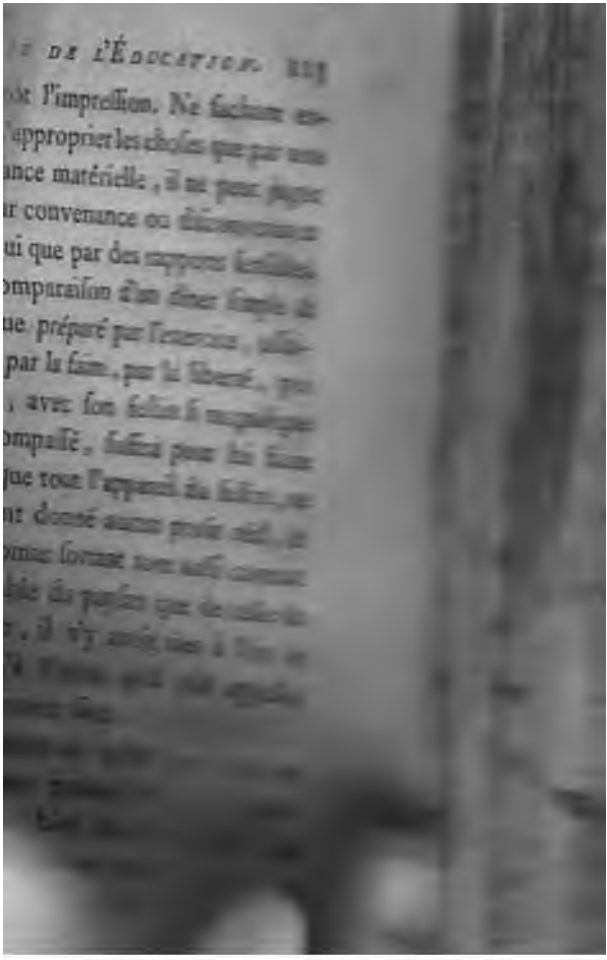
s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir ? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de les rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Émile durant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente ; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaiſir & de fête a quelque choſe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eſt pas accoutumé. Je preſſens l'effet de tout cela

ſur mon jeune éleve. Tandis que le repas ſe prolonge, tandis que les ſervices ſe ſuccedent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de ſon oreille, & je lui lis : par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé tout ce que vous voyez ſur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans ſon cerveau par ce peu de mots ! A l'inſtant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiette. Tandis que les Philoſophes égayés par le vin, peut-être par leurs voiſines, radotent & font les enfans, le voilà lui philoſophant tout ſeul dans ſon coin ; il m'interroge, je refuſe de répondre, je le renvoie à un autre tems ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à ſon aiſe. Quel objet pour ſa curioſité ! quel texte pour

s'éleve
qu'il ne
maître
tir ses
qui n
rappr
tions
bien
de l
sorti
au
Tel
mé
va

opu
d'un
beau
plats,
cet app
quelque
à la tête qu
tumé. Je pro



7.e85

ſon inſtruction ! Avec un jugement ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du Monde ont été miſes à contribution ; que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé ; qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes : & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe ?

Épiez avec ſoin les concluſions ſecrettes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou du moins en efface-

ſi-tôt l'impreſſion. Ne ſachant en-
re s'approprier les choſes que par une
uiſſance matérielle, il ne peut juger
leur convenance ou diſconvenance
ec lui que par des rapports ſenſibles.
comparaiſon d'un dîner ſimple &
tique préparé par l'exercice, aſſai-
iné par la faim, par la liberté, par
joie, avec ſon feſtin ſi magnifique
ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire
itir que tout l'appareil du feſtin, ne
ayant donné aucun profit réel, &
i eſtomac ſortant tout auſſi content
la table du payſan que de celle du
ancier, il n'y avoit rien à l'un de
is qu'à l'autre qu'il pût appeller
ritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un
uverneur pourra lui dire. Rappel-
- vous bien ces deux repas, &
cidez en vous-méme lequel vous
ez fait avec le plus de plaiſir. Au-
el avez-vous remarqué le plus de

joie ? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bû plus gaiement, ri de meilleur cœur ? lequel a duré le plus long-tems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan ; ſon vin noir & groſſier, mais déſaltérant & ſain, eſt du crû de ſa vigne ; le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ?

n'y avoit-il-là qui fût pour vous ? i vous euſſiez été le[illegible]re de la mai- on, pourra-t-il [illegible]er, tout cela ous fût reſté plus étranger encore ; ar le ſoin d'étaler aux yeux des autres otre jouiſſance eût achevé de vous ôter : vous auriez eu la peine & eux : plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, nais il ne vaut rien pour Émile dont l paſſe la portée, & à qui l'on ne licte point ſes réflexions. Parlez-lui lonc plus ſimplement. Après ces deux preuves, dites-lui quelque matin : ù dînerons-nous aujourd'hui ? autour le cette montagne d'argent qui cou- re les trois quarts de la table, & de es parterres de fleurs de papier qu'on ert au deſſert ſur des miroirs ? parmi es femmes en grand panier qui vous raitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne ſavez pas ? ou bien dans ce village à deux

lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, & nous donnent de si bonne crême ? Le choix d'Émile n'est pas douteux ; car il n'est ni babillard ni vain ; il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point : mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens *. Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs

* Le goût que je suppose à mon élève pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs, n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans ; par conséquent il se plaît moins avec elles & se gâte moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dus : je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

eines, ou qu'ils ne ſongent guère à os plaiſirs.

Mes exemples, bons peut-être pour n ſujet, ſeront mauvais pour mille utres. Si l'on en prend l'eſprit, on ſaua bien les varier au beſoin, le choix ent à l'étude du génie propre à chaun, & cette étude tient aux occaſions u'on leur offre de ſe montrer. On 'imaginera pas que dans l'eſpace de rois ou quatre ans que nous avons à emplir ici, nous puiſſions donner à 'enfant le plus heureuſement né, une dee de tous les arts & de toutes les ciences naturelles, ſuffiſante pour les pprendre un jour de lui-méme; mais n faiſant ainſi paſſer devant lui tous es objets qu'il lui importe de connoîre, nous le mettons dans le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enc
nement de connoiſſances bornées,
juſtes, eſt de les lui montrer
leurs liaiſons, par leurs rapports
les mettre toutes à leur place dans
eſtime, & de prévenir en lui les
jugés qu'ont la plupart des hom
pour les talens qu'ils cultivent, cc
ceux qu'ils ont négligés. Celui
voit bien l'ordre du tout, voit la p
où doit être chaque partie ; celui
voit bien une partie, & qui la
noît à fond, peut être un ſavant h
me : l'autre eſt un homme judici
& vous vous ſouvenez que ce que
nous propoſons d'acquérir, eſt m
la ſcience que le jugement.

Quoi qu'il en ſoit, ma méthod
indépendante de mes exemples ;
eſt fondée ſur la meſure des fac
de l'homme à ſes differens âges
ſur le choix des occupations qui
viennent à ces facultés Je crois q

trouveroit aiſément une autre méthode avec laquelle on paroitroit faire mieux ; mais ſi elle étoit moins appropriée à l'eſpece, à l'âge, au ſexe, je doute qu'elle eût le même ſuccès.

En commençant cette ſeconde période, nous avons profité de la ſurabondance de nos forces ſur nos beſoins, pour nous porter hors de nous : nous nous ſommes élancés dans les cieux ; nous avons meſuré la terre ; nous avons recueilli les loix de la Nature ; en un mot, nous avons parcouru l'Iſle entiere ; maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons inſenſiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en poſſeſſion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reſte-t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous appro-

prier, & de tirer partie de notre curioſité pour l'avantage de notre bien-être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte à ces échanges; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont à ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & feront mal ſervis. Formons

une ſociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui ſeul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme ſi lui ſeul les avoit tous; chacun perfectionnera le ſien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſérable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter; car trouvant la Terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon

corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire ? En ſortant de l'état de Nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre : car la premiere loi de la Nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu, dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Émile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive, diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre qui lui reprochoit l'in-

famie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité*, lui répartit froidement l'homme en place. Cette réponſe, excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroit ſans replique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la Nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſérable État au monde, où cha-

cun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient fripons par néceſſité, ſi ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Si-tôt qu'Émile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai gueres plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les beſoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce

qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte, dans ſa miſere, les préjugés de ſa naiſſance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, ſe ſouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, ſe ſent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute reſſource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la ſociété, ſans ſonger que cet ordre eſt ſujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous eſt impoſſible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le Monarque

devient Sujet : les coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiecle des révolutions *. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce

* Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime ; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

qui eſt étrange à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe, je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des

Rois *, jouet de quiconque oſe i
ter à ſa miſere, errant de Cour en C
cherchant partout des ſecours, & t
vant partout des affronts, faute d
voir faire autre choſe qu'un méti
n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel
ſoit, n'a d'autre bien à mettre d
ſociété que lui-même, tous ſes a
biens y ſont malgré lui; & quan
homme eſt riche, ou il ne joui
de ſa richeſſe, ou le Public en
auſſi. Dans le premier cas, il vol
autres ce dont il ſe prive; & da
ſecond, il ne leur donne rien. Ai
dette ſociale lui reſte toute entiere
qu'il ne paye que de ſon bien.
mon pere, en le gagnant, a ſervi l
ciété.... Soit; il a payé ſa dette,
non pas la vôtre. Vous devez plu
autres que ſi vous fuſſiez né ſans b
puiſque vous êtes né favoriſé. Il

* Vonone, fils de Phraate, Roi des Parth

ɪint juſte que ce qu'un homme a fait ɪur la ſociété, en décharge un autre : ce qu'il lui doit : car chacun ſe de- ɪnt tout entier ne peut payer que ɔur lui, & nul pere ne peut tranſ- ettre à ſon fils le droit d'être inutile ſes ſemblables; or c'eſt pourtant ce r'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant s richeſſes, qui ſont la preuve & le rix du travail. Celui qui mange dans oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui- ıême, le vole; & un rentier que Etat paye pour ne rien faire, ne dif- ère guere, à mes yeux, d'un brigand ui vit aux dépens des paſſans. Hors de a ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des au- tres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſ- penſable à l'homme ſocial. Riche ou

pauvre, puiſſant ou foible, tou
toyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupation
peuvent fournir la ſubſiſtance à l'h
me, celle qui le rapproche le pl
l'état de Nature eſt le travail des m
de toutes les conditions, la plus i
pendante de la fortune & des hon
eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne
pend que de ſon travail; il eſt auſſ
bre que le laboureur eſt eſclave :
celui-ci tient à ſon champ, dont la
colte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'
nemi, le prince, un voiſin puiſſa
un procès lui peut enlever ce cha
par ce champ on peut le vexer en
le manieres : mais partout où l'on v
vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bien
fait; il emporte ſes bras & s'en
Toutefois l'agriculture eſt le pren
métier de l'homme; c'eſt le plus ho
nête, le plus utile, & par conſéqu
le plus noble qu'il puiſſe exercer.

dis pas à Émile : apprends l'agriculture ; il la ſait. Tous les travaux ſtiques lui ſont familiers ; c'eſt par x qu'il a commencé ; c'eſt à eux l'il revient ſans ceſſe. Je lui dis onc : cultive l'héritage de tes peres ; ais ſi tu perds cet héritage, ou ſi tu en as point, que faire ? Apprends un étier.

Un métier à mon fils ! mon fils ar-ſan ! Monſieur, y penſez-vous ? J'y enſe mieux que vous, Madame, qui oulez le réduire à ne pouvoir jamais re qu'un Lord, un Marquis, un Prin-, & peut-être un jour moins que en ; moi, je lui veux donner un rang l'il ne puiſſe perdre, un rang qui onore dans tous les tems, & quoi e vous en puiſſiez dire, il aura oins d'égaux à ce titre qu'à tous ux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il git moins d'apprendre un métier

pour ſavoir un métier, que pour
cre les préjugés qui le mépriſent.
ne ſerez jamais réduit à travailler
vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour
Mais n'importe, ne travaillez
par néceſſité, travaillez par gl
Abbaiſſez-vous à l'état d'artiſan
être au-deſſus du vôtre. Pour vous
mettre la fortune & les choſes, c
mencez par vous en rendre indé
dant. Pour regner par l'opinion, c
mencez par regner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt poi
talent que je vous demande; c'e
métier, un vrai métier, un art
rement méchanique, où les mains
vaillent plus que la tête, & qu
mene point à la fortune, mais ave
quel on peut s'en paſſer. Dans
maiſons fort au-deſſus du dange
manquer de pain, j'ai vu des
pouſſer la prévoyance juſqu'à joi
au ſoin d'inſtruire leurs enfans cel

es pourvoir de connoiſſances, dont, à out évenement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien ; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte ; ſi vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand, juſtement

dégoûté du monde, vous dédaig
les moyens, ſans leſquels on n'y
réuſſir ? Vous avez étudié la Pol
& les intérêts des Princes : voilà c
fort bien ; mais que ferez-vous d
connoiſſances, ſi vous ne ſavez p
nir aux miniſtres, aux femmes
Cour, aux chefs des bureaux, ſi
n'avez le ſecret de leur plaire ; i
ne trouvent en vous le fripon qu
convient ? Vous êtes architect
peintre : ſoit ; mais il faut faire
noître votre talent. Penſez-vous
de but en blanc expoſer un ou
au ſallon ? Oh ! qu'il n'en va pas
Il faut être de l'Académie ; il
même être protégé pour obter
coin d'un mur quelque place ob
Quittez-moi la regle & le pin
prenez un fiacre, & courez de
en porte ; c'eſt ainſi qu'on acqu
célébrité. Or vous devez ſavo
toutes ces illuſtres portes ont de

; ou des portiers qui n'entendent que
r geſte, & dont les oreilles ſont dans
urs mains. Voulez-vous enſeigner
: que vous avez appris, & devenir
aître de Géographie, ou de Mathé-
atique, ou de Langues, ou de Muſi-
ıe, ou de Deſſein ? Pour cela même
faut trouver des écoliers, par conſé-
ıent des prôneurs. Comptez qu'il
ıporte plus d'être charlatan qu'ha-
le, & que ſi vous ne ſavez de métier
ıe le vôtre, jamais vous ne ſerez
l'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces
:illantes reſſources ſont peu ſolides,
combien d'autres reſſources vous ſont
ſceſſaires pour tirer parti de celles-
. Et puis, que deviendrez-vous dans
; lâche abbaiſſement ? Les revers,
ns vous inſtruire, vous aviliſſent ;
uet plus que jamais de l'opinion pu-
lique, comment vous éleverez-vous
-deſſus des préjugés, arbitres de votre

ſort ? Comment mépriſerez-vo
baſſeſſe & les vices dont vous ave
ſoin pour ſubſiſter ? Vous ne dépe
que des richeſſes, & maintenant
dépendez des riches ; vous n'ave
qu'empirer votre eſclavage, & l
charger de votre miſere. Vous
pauvre ſans être libre ; c'eſt le pir
où l'homme puiſſe tomber.

Mais au lieu de recourir pour
à ces hautes connoiſſances qui ſo
tes pour nourrir l'ame & non le c
ſi vous recourez, au beſoin, à vos
& à l'uſage que vous en ſavez
toutes les difficultés diſparoiſſent
les manéges deviennent inutile
reſſource eſt toujours prête au m
d'en uſer ; la probité, l'honne
ſont plus un obſtacle à la vie ;
n'avez plus beſoin d'être lâche &
teur devant les grands, ſouple &
pant devant les fripons, vil co
ſant de tout le monde, empr

l voleur, ce qui eſt à peu près la
ême choſe quand on n'a rien : l'o-
nion des autres ne vous touche point ;
us n'avez à faire votre cour à perſon-
, point de ſot à flatter, point de
iſſe à fléchir, point de courtiſanne à
yer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que
s coquins mènent les grandes affai-
s, peu vous importe : cela ne vous
npêchera pas, vous, dans votre vie
bſcure, d'être honnête homme &
avoir du pain. Vous entrez dans la
emiere boutique du métier que vous
ez appris. Maître, j'ai beſoin d'ou-
age... compagnon, mettez-vous-là,
availlez. Avant que l'heure du dîner
it venue, vous avez gagné votre
îner : ſi vous êtes diligent & ſobre,
ant que huit jours ſe paſſent, vous
rez de quoi vivre huit autres jours ;
us aurez vécu libre, ſain, vrai,
borieux, juſte : ce n'eſt pas perdre
n tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Émile prenne un métier. Un métier hon au moins, direz-vous. Que ſigni mot ? Tout métier utile au P n'eſt-il pas honnête ? Je ne veux qu'il ſoit brodeur, ni doreur, n niſſeur comme le gentilhomm Locke ; je ne veux qu'il ſoit ni cien, ni comédien, ni faiſeur vres. A ces profeſſions près, & qui leur reſſemblent, qu'il p celle qu'il voudra ; je ne prété gêner en rien. J'aime mieux qu' cordonnier que poëte : j'aime qu'il pave les grands chemins q faire des fleurs de porcelaine direz-vous, les archers, les eſ les bourreaux ſont des gens uti ne tient qu'au gouvernement qu le ſoient point : mais paſſons, tort ; il ne ſuffit pas de choiſir u tier utile, il faut encore qu'il n pas des gens qui l'exercent, de

ès d'ame odieuſes, & incompatibles
ec l'humanité. Ainſi revenant au pre-
er mot, prenons un métier honnête;
is ſouvenons-nous toujours qu'il n'y
oint d'honnêteté ſans l'utilité.
Un célèbre Auteur de ce ſiècle, dont
livres ſont pleins de grands projets
de petites vues, avoit fait vœu,
mme tous les prêtres de ſa commu-
on, de n'avoir point de femme en
opre; mais ſe trouvant plus ſcrupu-
ux que les autres ſur l'adultere, on
qu'il prit le parti d'avoir de jolies
vantes, avec leſquelles il réparoit
ſon mieux l'outrage qu'il avoit fait
ſon eſpece, par ce téméraire enga-
ment. Il regardoit comme un de-
ir du citoyen d'en donner d'autres à
patrie, & du tribut qu'il lui payoit,
ce genre, il peuploit la claſſe des ar-
ans. Si-tôt que ces enfans étoient en
e, il leur faiſoit apprendre à tous
métier de leur goût, n'excluant que

les professions oiseuses, futiles ou su
jettes à la mode, telles, par exemple
que celle de perruquier, qui n'est ja
mais nécessaire, & qui peut deveni
inutile d'un jour à l'autre, tant qu
la Nature ne se rebutera pas de nou
donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guide
dans le choix du métier d'Émile ; o
plutôt ce n'est pas à nous de faire c
choix, c'est à lui ; car les maxime
dont il est imbu, conservant en lui l
mépris naturel des choses inutiles, ja
mais il ne voudra consumer son tem
en travaux de nulle valeur, & il ne con
noît de valeur aux choses, que celle d
leur utilité réelle ; il lui faut un métie
qui pût servir à Robinson dans son ille

En faisant passer en revue devan
un enfant les productions de la Natur
& de l'art ; en irritant sa curiosité, en
le suivant où elle le porte, on a l'avan
tage d'étudier ses goûts, ses inclina-

ons, ſes penchans, & de voir briller
premiere étincelle de ſon génie,
il en a quelqu'un qui ſoit bien décidé.
lais une erreur commune & dont il
ut vous préſerver, c'eſt d'attribuer
l'ardeur du talent l'effet de l'occaſion,
: de prendre pour une inclination
arquée vers tel ou tel art, l'eſprit
nitatif commun à l'homme & au ſin-
e, & qui porte machinalement l'un
: l'autre à vouloir faire tout ce qu'il
oit faire, ſans trop ſavoir à quoi cela
ſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans,
: ſur-tout d'artiſtes, qui n'ont point
talent naturel de l'art qu'ils exercent,
: dans lequel on les a pouſſés dès leur
as âge, ſoit déterminé par d'autres
onvenances, ſoit trompé par un zèle
pparent qui les eût portés de même
ers tout autre art, s'ils l'avoient vu
ratiquer auſſitôt. Tel entend un tam-
our & ſe croit Général; tel voit
ûtir & veut être architecte. Chacun

eſt tenté du métier qu'il voit f
quand il le croit eſtimé.

J'ai connu un laquais, qui, v
peindre & deſſiner ſon maître, f
dans la tête d'être peintre & de
teur. Dès l'inſtant qu'il eut formé
réſolution, il prit le crayon, qu'
plus quitté que pour prendre le
ceau, qu'il ne quittera de ſa vie.
leçons & ſans regles il ſe mit à d
tout ce qui lui tomboit ſous la
Il paſſa trois ans entiers collé f
barbouillages, ſans que jamai
pût l'en arracher que ſon ſer
& ſans jamais ſe rebuter du p
progrès que de médiocres diſpo
lui laiſſoient faire. Je l'ai vu
ſix mois d'un été très-ardent, da
petite antichambre au midi, c
ſuffoquoit au paſſage, aſſis, ou
cloué tout le jour ſur ſa chaiſe,
un globe, deſſiner ce globe, le
ſiner, commencer & recomm

ſans ceſſe avec une invincible obſtination, juſqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-boſſe aſſez bien pour être content de ſon travail. Enfin, favoriſé de ſon maître & guidé par un artiſte, il eſt parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de ſon pinceau. Juſqu'à certain terme la perſéverance ſupplée au talent ; il a atteint ce terme, & ne le paſſera jamais. La conſtance & l'émulation de cet honnête garçon ſont louables. Il ſe fera toujours eſtimer par ſon aſſiduité, par ſa fidélité, par ſes mœurs ; mais il ne peindra jamais que des deſſus de porte. Qui eſt-ce qui n'eût pas été trompé par ſon zèle, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent ? Il y a bien de la différence entre ſe plaire à un travail, & y être propre. Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes

diſpoſitions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puiſqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'eſt rien pour Émile ; & ſon apprentiſſage eſt déjà plus d'à-moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé juſqu'à préſent. Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il eſt prêt à tout : il ſait déjà manier la bêche & la houe ; il ſait ſe ſervir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui ſont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un uſage aſſez prompt, aſſez facile pour égaler

en diligence les bons ouvriers qui s'en ſervent, & il a ſur ce point un grand avantage par-deſſus tous, c'eſt d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, ſans peine, toutes ſortes d'attitudes, & prolonger, ſans effort, toutes ſortes de mouvemens. De plus, il a les organes juſtes & bien exercés; toute la méchanique des arts lui eſt déjà connue. Pour ſavoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; & l'habitude ne ſe gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reſte à faire, donnera-t-il donc aſſez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'eſt plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à ſon ſexe, & au jeune homme un métier qui convienne à ſon âge. Toute profeſſion ſédentaire & caſaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient.

Jamais jeune garçon n'aſpira de lui-même à être tailleur ; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait*. L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne ſe contentent-ils de ceux qu'a fait la Nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur ? ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire ; il eſt fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quel-

* Il n'y avoit point de tailleurs parmi les Anciens: les habits des hommes ſe faiſoient dans la maiſon par les femmes.

qu'un des métiers qui leur ſont propres, à la bonne heure ; & s'il faut abſolument de vrais eunuques, qu'on réduiſe à cet état les hommes qui deshonorent leur ſexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature : corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers mal-ſains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils ſont propres aux hommes ſeuls, les femmes n'y prétendent point ; comment n'ont-ils pas honte d'empiéter ſur ceux qu'elles font ?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
*Vellera . . . . . **

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut

* Juven. Sat. II.

rien imaginer de plus triſte que le coup-d'œil des rues de ce pays-là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta ſœur de venir

t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le ſens; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſi-tôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes; il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang? Les travaux des métaux ſont

utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point-là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre; à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſideré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de

mon éleve, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon ; il tient ſuffiſamment le corps en haleine ; il exige, dans l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne ſont pas exclus.

Que ſi par hazard le génie de votre éleve étoit décidément tourné vers les ſciences ſpéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ſes inclinations ; qu'il apprît, par exemple, à faire des inſtrumens de Mathématiques, des lunettes, des téleſcopes, &c.

Quand Émile apprendra ſon métier, je veux l'apprendre avec lui ; car je ſuis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enſemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiſſage, & nous ne prétendrons point être traités

en Meſſieurs, mais en vrais appren
qui ne le ſont pas pour rire : pour
ne le ſerions-nous pas tout de bon
Czar Pierre étoit charpentier au ch
tier, & Tambour dans ſes propres tr
pes : penſez-vous que ce Prince
vous valût pas par la naiſſance ou
le mérite ? Vous comprenez que
n'eſt point à Émile que je dis ce
c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez ê

Malheureuſement nous ne pouv
paſſer tout notre tems à l'établi. N
ne ſommes pas ſeulement appren
ouvriers, nous ſommes apprentifs ho
mes ; & l'apprentiſſage de ce dern
métier eſt plus pénible & plus l
que l'autre. Comment ferons-n
donc ? Prendrons-nous un maître
rabot une heure par jour comme
prend un maître à danſer ? Non, n
ne ſerions pas des apprentifs, m
des diſciples ; & notre ambition n
pas tant d'apprendre la menuiſer

que de nous élever à l'état de menuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous allions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres; & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que, par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand Seigneur eſt obligé de travail-

ler de ſes mains, & chacun ſa
les ouvrages d'une main royale n
vent être que des chef-d'œuv
diſtribue donc magnifiquemer
chef-d'œuvres aux Grands de la l
& l'ouvrage eſt payé ſelon la c
de l'ouvrier. Ce que je vois de
cela n'eſt pas cette prétendue vex
car, au contraire, elle eſt un
En forçant les Grands de partage
lui les dépouilles du peuple, le l
eſt d'autant moins obligé de pil
peuple directement. C'eſt un
gement néceſſaire au deſpotiſm
ſans lequel cet horrible Gouvern
ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſag
l'idée qu'il donne à ce pauvre h
de ſon mérite. Comme le Roi M
il voit changer en or tout ce qu'i
che; mais il n'apperçoit pas q
oreilles cela fait pouſſer. Pour en
ſerver de courtes à notre Émile

ſe

vons ſes mains de ce riche talent ; le ce qu'il fait ne tire pas ſon prix : l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ouffrons jamais qu'on juge du ſien u'en le comparant à celui des bons aîtres. Que ſon travail ſoit priſé par travail même, & non parce qu'il ſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *oilà qui eſt bien fait ;* mais n'ajoutez oint, *qui eſt ce qui a fait cela ?* S'il dit ui-même d'un air fier & content de ui, *c'eſt moi qui l'ai fait ;* ajoutez froi-lement ; *vous ou un autre, il n'im-orte ; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils ſait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il ſait : s'il a le mal-heur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiſtes, il aura tous leurs talens ; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche ſait tout ;

il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eſt pleine d'amateurs & ſurtout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ſes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe ; on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Émile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il ſait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne

aſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon éleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper ſur les inſtructions qui demandent un eſprit plus mûr. Émile ne ſera pas longtems ouvrier, ſans reſſentir par lui-

même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui ſont à ſa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi ſeul, en ſe voyant ſi près de l'état des pauvres, il voudra ſavoir pourquoi j'en ſuis ſi loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Émile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant j'aurai ſoin de rendre à vous & aux*

auvres ce que j'ai de trop, & de faire ne table ou un banc par ſemaine, afin le n'être pas tout-à-fait inutile à tout.

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant ; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible ; c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, naît une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte ; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt

: qui fait dans les hommes le plus ou moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ınſations comparées. Il y a des juge- ıens dans les ſimples ſenſations auſſi ien que dans les ſenſations complexes ue j'appelle idées ſimples. Dans la enſation, le jugement eſt purement aſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ent. Dans la perception ou idée, le ugement eſt actif ; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt gr n- de. Jamais la Nature ne nous trom- pe ; c'eſt toujours nous qui nous trom- pons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuil- lier à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie : *Ah ! cela me brûle.!* Il éprouve une ſenſa- tion très-vive ; il n'en connoît point

de plus vive que la chaleur du feu, & il croit ſentir celle-là. Cependant il s'abuſe ; le ſaiſiſſement du froid le bleſſe, mais il ne le brûle pas, & ces deux ſenſations ne ſont pas ſemblables, puiſque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'eſt donc pas la ſenſation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en eſt de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiéde une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croiſés une petite boule, &c. s'il ſe contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il ſent, ſon jugement étant purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il le trompe ; mais quand il juge de la choſe par l'apparence, il eſt

', il compare, il établit par in-
ion des rapports qu'il n'apper-
pas, alors il ſe trompe ou peut
romper. Pour corriger ou pré-
r l'erreur, il a beſoin de l'ex-
ence.

Montrez de nuit à votre éleve des
ges paſſant entre la lune & lui, il
ra que c'eſt la lune qui paſſe en
contraire, & que les nuages ſont
tés. Il le croira par une induction
:ipitée, parce qu'il voit ordinaire-
it les petits objets ſe mouvoir pré-
blement aux grands, & que les
ges lui ſemblent plus grands que la
: dont il ne peut eſtimer l'éloigne-
it. Lorſque dans un bateau qui
ue, il regarde d'un peu loin le
ge, il tombe dans l'erreur contrai-
& croit voir courir la terre, parce
ne ſe ſentant point en mouve-
it il regarde le bateau, la mer ou
viere, & tout ſon horizon, com-

me un tout immobile dont le
qu'il voit courir ne lui ſemble
partie.

La premiere fois qu'un enf
un bâton à moitié plongé dans
voit un bâton briſé, la ſenſa
vraie ; & elle ne laiſſeroit pas d
quand même nous ne ſaurions
raiſon de cette apparence. Si do
lui demandez ce qu'il voit, il
bâton briſé, & il dit vrai ; car il
ſûr qu'il a la ſenſation d'un bât
Mais quand trompé par ſon jug
il va plus loin, & qu'après avc
mé qu'il voit un bâton briſé, il
encore que ce qu'il voit eſt en
bâton briſé, alors il dit faux
quoi cela ? Parce qu'alors il
actif, & qu'il ne juge plus par
tion, mais par induction, en a
ce qu'il ne ſent pas, ſavoir qu
gement qu'il reçoit par un ſer
confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent ; plus ils ſe trompent ; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais. C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe ?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout ; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauva-

ge. Celui-ci n'a beſoin de perſonne ; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & les regle, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature, & l'homme naturel vivant dans l'état de ſociété. Émile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts ; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans ; & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à juger.

La meilleure maniere d'apprendre

à bien juger ; eſt celle qui tend l
à ſimplifier nos expériences, & à
voir même nous en paſſer ſans to
dans l'erreur. D'où il ſuit qu
avoir long-tems vérifié les rap
des ſens l'un par l'autre, il faut e
apprendre à vérifier les rappor
chaque ſens par lui-même, ſans
beſoin de recourir à un autre
alors chaque ſenſation deviendra
nous une idée, & cette idée ſera
jours conforme à la vérité. Tel
la ſorte d'acquis dont j'ai tâch
remplir ce troiſiéme âge de l
humaine.

Cette maniere de procéder
une patience & une circonſpe
dont peu de maîtres ſont capabl
ſans laquelle jamais le diſciple
prendra à juger. Si, par exem
lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'appa
du bâton briſé, pour lui montre
erreur, vous vous preſſez de tir

bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être ; mais que lui apprendrez-vous ? Rien que ce qu'il auroit bien-tôt appris de lui-même. Oh ! que ce n'eſt pas-là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſi-tôt. Prenons Émile & moi pour exemple.

Premiérement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſûrement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Émile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger ; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos juge-

mens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par expérience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponſe qu'il n'en ſoit content lui-même; & il eſt difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de ſavoir la vérité des choſes, mais ſeulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ſerions bien plus confus de nous payer d'une raiſon qui n'eſt pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne ſais*, eſt un mot qui nous va ſi bien à tous deux, & que nous répétons ſi ſouvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais ſoit

e cette étourderie lui échappe, ou
'il l'évite par notre commode *je ne*
is, ma réplique eſt la même; voyons,
aminons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans
au, eſt fixé dans une ſituation per-
ndiculaire. Pour ſavoir s'il eſt bri-
, comme il le paroît, que de choſes
vons-nous pas à faire avant de le ti-
de l'eau, ou avant d'y porter la
in?

1°. D'abord nous tournons tout au-
ır du bâton, & nous voyons que la
ſure tourne comme nous. C'eſt donc
tre œil ſeul qui la change, & les
ards ne remuent pas le corps.

2°. Nous regardons bien à plomb
le bout du bâton qui eſt hors de
ıu, alors le bâton n'eſt plus courbe,
bout voiſin de notre œil nous cache
ıctement l'autre bout. Notre œil
-il redreſſé le bâton?

3°. Nous agitons la ſurface de l'eau,

nous voyons le bâton ſe plier en pluſieurs piéces, ſe mouvoir en zigzag, & ſuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau ſuffit-il pour briſer, amollir & fondre ainſi le bâton ?

4°. Nous faiſons écouler l'eau, & nous voyons le bâton ſe redreſſer peu-à-peu, à meſure que l'eau baiſſe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction ? Il n'eſt donc pas vrai que la vue nous trompe, puiſque nous n'avons beſoin que d'elle ſeule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Suppoſons l'enfant aſſez ſtupide pour ne pas ſentir le réſultat de ces expériences ; c'eſt alors qu'il faut appeller le toucher au ſecours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laiſſez-le dans ſa ſituation ; & que l'enfant y paſſe la main d'un bout à l'autre,

ne ſentira point d'angle : le bâton
eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeule-
ent ici des jugemens ; mais des rai-
nnemens en forme. Il eſt vrai ; mais
e voyez-vous pas que ſi-tôt que l'eſ-
rit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout
igement eſt un raiſonnement. La
onſcience de toute ſenſation eſt une
ropoſition, un jugement. Donc ſi-tôt
ue l'on compare une ſenſation à une
utre, on raiſonne. L'art de juger
t l'art de raiſonner, ſont exactement
e même.

Émile ne ſaura jamais la dioptri-
ue, ou je veux qu'il l'apprenne au-
our de ce bâton. Il n'aura point diſſé-
ué d'inſectes ; il n'aura point compté
es taches du ſoleil ; il ne ſaura ce que
'eſt qu'un microſcope & un téleſ-
ope. Vos doctes éleves ſe moque-
ont de ſon ignorance. Ils n'auront pas
ort ; car avant de ſe ſervir de ces

inſtrumens, j'entends qu'il les inven
& vous vous doutez bien que cela
viendra pas ſi-tôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthc
dans cette partie. Si l'enfant fait ro
ler une petite boule entre deux doi
croiſés, & qu'il croye ſentir deux bc
les, je ne lui permettrai point d'y
garder qu'auparavant il ne ſoit co
vaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront,
penſe, pour marquer nettement
progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit
mon éleve, & la route par laqu
il a ſuivi ce progrès. Mais vous ê
effrayés, peut-être, de la quantité
choſes que j'ai fait paſſer devant l
Vous craignez que je n'accable l
eſprit ſous ces multitudes de conn
ſances. C'eſt tout le contraire; je
apprends bien plus à les ignorer q
les ſavoir. Je lui montre la route
la ſcience aiſée, à la vérité; n

e d'apprendre de lui-même,
ſa raiſon & non de celle d'au-
ır pour ne rien donner à l'opi-
ne faut rien donner à l'autori-
a plupart de nos erreurs nous
t bien moins de nous que des
De cet exercice continuel il
ſulter une vigueur d'eſprit,
ıle à celle qu'on donne au corps
travail & par la fatigue. Un
ıvantage, eſt qu'on n'avance
ıportion de ſes forces. L'eſprit,
s que le corps, ne porte que
peut porter. Quand l'entende-
'approprie les choſes avant de
ɔſer dans la mémoire, ce qu'il
enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en
geant la mémoire à ſon inſçu,
poſe à n'en jamais rien tirer qui
propre.

Émile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſi-non inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire

ıer la vérité par-deſſus tout. Avec
te méthode on avance peu, mais
ne fait jamais un pas inutile, & l'on
ſt point forcé de rétrograder.

Émile n'a que ces connoiſſances na-
elles & purement phyſiques. Il ne
t pas même le nom de l'hiſtoire;
ce que c'eſt que métaphyſique &
ɔrale. Il connoit les rapports eſſen-
ls de l'homme aux choſes, mais nul
s rapports moraux de l'homme à
ıomme. Il ſait peu généraliſer d'i-
ːes, peu faire d'abſtractions. Il voit
s qualités communes à certains corps
ns raiſonner ſur ces qualités en elles-
êmes. Il connoît l'étendue abſtraite
l'aide des figures de la géométrie,
connoît la quantité abſtraite à l'aide
ːs ſignes de l'algébre. Ces figures &
ːs ſignes ſont les ſupports de ces abſ-
actions, ſur leſquels ſes ſens ſe repo-
nt. Il ne cherche point à connoître
s choſes par leur nature, mais ſeu-

lement par les relations qui l'ir
ſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt
ger que par rapport à lui ; mais
eſtimation eſt exacte & ſûre. L
taiſie, la convention n'y entren
rien. Il fait plus de cas de ce
eſt plus utile, & ne ſe départa
mais de cette maniere d'appréci
ne donne rien à l'opinion.

Émile eſt laborieux, tempé
patient, ferme, plein de co
Son imagination nullement al
ne lui groſſit jamais les dangers
ſenſible à peu de maux, & il ſai
frir avec conſtance, parce qu
point appris à diſputer contre la
née. A l'égard de la mort, il
pas encore bien ce que c'eſt ; m
coutumé à ſubir ſans réſiſtance
de la néceſſité, quand il faudra
rir, il mourra ſans gémir & ſ
débattre ; c'eſt tout ce que la
permet dans ce moment abho

:e libre & peu tenir aux cho-
nes, eſt le meilleur moyen
lre à mourir.

mot, Émile a de la vertu
ui ſe rapporte à lui-même.
ir auſſi les vertus ſociales, il
ıe uniquement de connoître
ons qui les exigent, il lui
ıniquement des lumieres que
eſt tout prêt à recevoir.
nſidere ſans égard aux autres,
bon que les autres ne penſent
ıi. Il n'exige rien de perſon-
croit rien devoir à perſonne.
ıl dans la ſociété humaine,
ınpte que ſur lui ſeul. Il a
i plus qu'un autre de compter
ème; car il eſt tout ce qu'on
à ſon âge. Il n'a point d'er-
n'a que celles qui nous ſont
ıs; il n'a point de vices ou
eux dont nul homme ne peut
r. Il a le corps ſain, les mem-

bres agiles, l'esprit juste & sans préjugés, le cœur libre & sans passions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa quinzième année ait perdu les précédentes?

Fin du Livre troisième.

LIVRE IV.

UE nous paſſons rapidement ſur
e terre ! le premier quart de la
eſt écoulé, avant qu'on en con-
ſe l'uſage ; le dernier quart s'écoule
ore, après qu'on a ceſſé d'en jouir.
bord nous ne ſavons point vivre :
itôt nous ne le pouvons plus ; &,
s l'intervalle qui ſépare ces deux
émités inutiles, les trois quarts du
s qui nous reſte ſont conſumés par
ommeil, par le travail, par la
leur, par la contrainte, par les
ies de toute eſpece. La vie eſt
rte, moins par le peu de tems
lle dure, que parce que, de ce
de tems, nous n'en avons preſque
it pour la goûter. L'inſtant de la
t a beau être éloigné de celui de la
ance, la vie eſt toujours trop cour-
quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire deux fois : l'une pour exiſter, & tre pour vivre ; l'une pour l'eſp & l'autre pour le ſexe. Ceux qu gardent la femme comme un ho imparfait ont tort, ſans doute ; l'analogie extérieure eſt pour Juſqu'à l'âge nubile, les enfans deux ſexes n'ont rien d'apparen les diſtingue : même viſage : r figure, même teint, même voix, eſt égal ; les filles ſont des enfans garçons ſont des enfans ; le même ſuffit à des êtres ſi ſemblables. mâles en qui l'on empêche le d loppement ultérieur du ſexe ga cette conformité toute leur vie ſont toujours de grands enfans : femmes ne perdant point cette r conformité, ſemblent, à bien égards, ne jamais être autre cho

Mais l'homme en général n'eſ fait pour reſter toujours dans l'en

en ſort au tems preſcrit par la Na-
e, & ce moment de criſe, bien
aſſez court, a de longues influences.
Comme le mugiſſement de la mer
ſcede de loin la tempête, cette ora-
ſe révolution s'annonce par le mur-
ure des paſſions naiſſantes : une fer-
ntation ſourde avertit de l'approche
danger. Un changement dans l'hu-
ur, des emportemens fréquens,
e continuelle agitation d'eſprit,
ident l'enfant preſque indiſciplina-
e. Il devient ſourd à la voix qui le
idoit docile : c'eſt un lion dans ſa
vre ; il méconnoît ſon guide, il ne
ut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur
i s'altere, ſe joignent des change-
ns ſenſibles dans la figure. Sa phy-
nomie ſe développe & s'empreint
n caractere : le coton rare & doux
croît au bas de ſes joues brunit &
nd de la conſiſtance. Sa voix mue,

ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne

t friſſonner, s'il ſe trouble ou s'inti-
de auprès d'elle ; Ulyſſe, ô ſage
yſſe ! prends garde à toi ; les outres
e tu fermois avec tant de ſoin ſont
vertes ; les vents ſont déjà déchaî-
s ; ne quitte plus un moment le
uvernail, ou tout eſt perdu.
C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont
i parlé ; c'eſt ici que l'homme naît
ritablement à la vie, & que rien d'hu-
ain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos
ins n'ont été que des jeux d'enfant, ils
prennent qu'à préſent une véritable
portance. Cette époque, où finiſſent
éducations ordinaires, eſt propre-
ent celle où la nôtre doit commen-
r : mais pour bien expoſer ce nouveau
in, reprenons de plus haut l'état des
oſes qui s'y rapportent.
Nos paſſions ſont les principaux inſ-
ımens de notre conſervation ; c'eſt
nc une entrepriſe auſſi vaine que
icule de vouloir les détruire ; c'eſt

controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain ; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir ; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſûrement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce qu'il eſt dans la nature de l'homme d'avoir des paſſions, on alloit conclure que toutes les paſſions que nous ſentons en nous, & que nous voyons dans les autres, ſont naturelles ? Leur ſource

eſt naturelle, il eſt vrai ; mais mille ruiſſeaux étrangers l'ont groſſie ; c'eſt un grand fleuve qui s'accroît ſans ceſſe, & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ſes premieres eaux. Nos paſſions naturelles ſont très-bornées ; elles ſont les inſtrumens de notre liberté, elles tendent à nous conſerver. Toutes celles qui nous ſubjuguent & nous détruiſent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à ſon préjudice.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications. En ce ſens toutes, ſi l'on veut, ſont naturelles. Mais la plûpart de ces modifications ont des cau-

ſes étrangeres, ſans leſquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont nuiſibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'eſt alors que l'homme ſe trouve hors de la Nature, & ſe met en contradiction avec ſoi.

L'amour de ſoi-même eſt toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé ſpécialement de ſa propre conſervation, le premier & le plus important de ſes ſoins, eſt, & doit être, d'y veiller ſans ceſſe ; & comment y veilleroit-il ainſi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt ?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver ; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt

purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu l'attire ; ce qui lui nuit le repouſſe ; ce n'eſt-là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui tranſforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous être utile. On ne ſe paſſionne pas pour les êtres inſenſibles qui ne ſuivent que l'impulſion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur diſpoſition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inſpirent des ſentimens ſemblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous ſert, on le cherche ; mais ce qui nous veut ſervir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier ſentiment d'un enfant eſt de s'aimer lui-même ; & le ſecond, qui dérive du premier, eſt d'aimer

ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foibleſſe où il eſt, il ne connoît perſonne que par l'aſſiſtance & les ſoins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour ſa nourrice & ſa gouvernante n'eſt qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a beſoin d'elles, & qu'il ſe trouve bien de les avoir ; c'eſt plutôt connoiſſance que bienveuillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-ſeulement elles lui ſont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'eſt alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant eſt donc naturellement enclin à la bienveuillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece ; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs

& des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéissance, ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il se mutine. Si on lui obéit à lui-même, aussi-tôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rébellion, une intention de lui résister, il bat la chaise ou la table pour avoir désobéi. L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content & ne sauroit l'être; parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'amour-propre.

Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres ; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations ; & c'eſt en ceci, ſur-tout, que les dangers de la ſociété nous rendent l'art & les ſoins plus indiſpenſables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ſes nouveaux beſoins.

L'étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les

choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a beſoin d'une compagne, il n'eſt plus un être iſolé, ſon cœur n'eſt plus ſeul. Toutes ſes relations avec ſon eſpece, toutes les affections de ſon ame naiſſent avec celle-là. Sa premiere paſſion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'inſtinct eſt indéterminé. Un ſexe eſt attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement perſonnel ſont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoiſſances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfère qu'après avoir comparé. Ces

jugemens ſe font ſans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en ſont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en diſe, ſera toujours honoré des hommes : car, bien que ſes emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le ſent des qualités odieuſes & même qu'il en produiſe, il en ſuppoſe pourtant toujours d'eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de le ſentir. Ce choix qu'on met en oppoſition avec la raiſon nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la regle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on eut l'obtenir; l'amour doit être réiproque. Pour être aimé, il faut ſe endre aimable; pour être préféré, il aut ſe rendre plus aimable qu'un aure, plus aimable que tout autre, au noins aux yeux de l'objet aimé. De-là es premiers regards ſur ſes ſemblables; le-là les premieres comparaiſons avec eux; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher; du beſoin d'une maitreſſe naît bientôt celui d'un ami; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſenſions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels aſſervis à ſon empire, ne

fonder leur propre exiſtence que ſur les jugemens d'autrui.

Étendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle; & comment l'amour de ſoi, ceſſant d'être un ſentiment abſolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites; &, dans toutes, ſe nourrit ſans ceſſe aux dépens du prochain. L'eſpece de ces paſſions, n'ayant point ſon germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même; c'eſt nous ſeuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en eſt plus ainſi du cœur du jeune homme; quoi que nous puiſſions faire, elles y naîtront malgré nous. Il eſt donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes ſur l'état critique dont il s'agit ici. Le paſſage de l'enfance à la

puberté n'eſt pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus ſelon les tempéramens, & dans les peuples ſelon les climats. Tout le monde ſait les diſtinctions obſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens ſont formés plutôt que les autres ; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral ; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiécle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination ; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens ; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus génera-

le & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares *. Les enfans ont une ſagacité

* *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'obſervation, mais non l'explication, puiſque dans les pays où le villageois ſe nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux ſexes eſt également plus tardif qu'au ſein des Villes, où pour ſatisfaire la vanité, l'on met ſouvent dans le manger une extrême parcimonie, & où la plûpart font, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de ſon.* On eſt étonné dans ces montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aigüe & le menton ſans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun ſigne periodique de leur ſexe. Différence qui me paroît venir uniquement de ce que, dans la ſimplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paiſible & calme fait plus tard fermenter leur ſang, & rend leur tempérament moins précoce.

iguliere pour démêler, à travers tou-
s les ſingeries de la décence, les
auvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le
ngage épuré qu'on leur dicte, les
çons d'honnêteté qu'on leur donne,
: voile du myſtere qu'on affecte de
:ndre devant leurs yeux, ſont autant
'aiguillons à leur curioſité. A la ma-
iere dont on s'y prend, il eſt clair que
e qu'on feint de leur cacher n'eſt que
our le leur apprendre, & c'eſt, de
outes les inſtructions qu'on leur don-
ıe, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'expérience, vous com-
prendrez à quel point cette méthode
inſenſée accélère l'ouvrage de la Na-
ture & ruine le temperament. C'eſt
ici l'une des principales cauſes qui font
dégénérer les races dans les Villes.
Les jeunes gens, épuiſés de bonne
heure, reſtent petits, foibles, mal-
faits, vieilliſſent au lieu de grandir;
comme la vigne à qui l'on fait porter

du fruit au printems, languit & n
avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des pe
groſſiers & ſimples pour connoîtr
qu'à quel âge une heureuſe ignor
y peut prolonger l'innocence de
fans. C'eſt un ſpectacle à la fois
chant & riſible d'y voir les deux
livrés à la ſécurité de leurs co
prolonger dans la fleur de l'âge
la beauté les jeux naïfs de l'enfa
& montrer par leur familiarité n
la pureté de leurs plaiſirs. Quan
fin cette aimable Jeuneſſe vient
marier, les deux époux ſe dor
mutuellement les prémices de
perſonne, en ſont plus chers l'
l'autre; des multitudes d'enfans
& robuſtes deviennent le gage
union que rien n'alte:e, & le fru
la ſageſſe de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquie
conſcience de ſon ſexe, differe a

t l'effet de l'éducation que par l'ac-
n de la Nature, il ſuit de-là qu'on
it accélerer & retarder cet âge ſelon
maniere dont on élevera les enfans ;
ſi le corps gagne ou perd de la con-
ance à meſure qu'on retarde ou
'on accélere ce progrès, il ſuit en-
re que, plus on s'applique à le retar-
r, plus un jeune homme acquiert
vigueur & de force. Je ne parle
core que des effets purement phy-
ues ; on verra bientôt qu'ils ne ſe
rnent pas là.

De ces réflexions je tire la ſolution
cette queſtion ſi ſouvent agitée,
l convient d'éclairer les enfans de
nne heure ſur les objets de leur cu-
ſité, ou s'il vaut mieux leur donner
change par de modeſtes erreurs ?
penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni
utre. Premierement, cette curioſi-
ne leur vient point ſans qu'on y ait
nné lieu. Il faut donc faire en ſorte

qu'ils ne l'aient pas. En ſecond lie
des queſtions qu'on n'eſt pas forcé
réſoudre, n'exigent point qu'on trc
pe celui qui les fait : il vaut mieux
impoſer ſilence que de lui répon
en mentant. Il ſera peu ſurpris de c
loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſe
dans les choſes indifferentes. Enfin
l'on prend le parti de répondre,
ce ſoit avec la plus grande ſimplici
ſans myſtere, ſans embarras, ſans
rire. Il y a beaucoup moins de d
ger à ſatisfaire la curioſité de l'en
qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient touj
graves, courtes, décidées, & ſans
mais paroître héſiter. Je n'ai pas
ſoin d'ajouter qu'elles doivent
vraies. On ne peut apprendre
enfans le danger de mentir aux h
mes, ſans ſentir, de la part des h
mes, le danger plus grand de me
aux enfans. Un ſeul menſonge a

du maître à l'éleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eſt impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatisfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer juſqu'à ſeize ans la difference des ſexes, voyez ſoin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faſſe de longs détours, dont ils

s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choſes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de ſimplicité; mais des imaginations ſouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner ſans ceſſe ſur les expreſſions. Les termes groſſiers ſont ſans conſéquence; ce ſont les idées laſcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur ſoit naturelle à l'eſpece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiſſance du mal: & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiſſance, auroient-ils le ſentiment qui en eſt l'effet? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'eſt leur apprendre qu'il y a des choſes honteuſes & deshonnêtes; c'eſt leur donner un deſir ſecret de connoître ces choſes-là. Tôt ou tard ils en viennent

bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup ſûr l'embraſement des ſens. Quiconque rougit eſt déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes deſirs que les hommes ; mais ſujets, comme eux, à la malpropreté qui bleſſe les ſens, ils peuvent de ce ſeul aſſujettiſſement recevoir les mêmes leçons de bienſéance. Suivez l'eſprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaiſirs ſecrets, & ceux des beſoins dégoûtans, nous inſpire les mêmes ſoins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme par la modeſtie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conſerver aux enfans leur innocence ; c'eſt que tous ceux qui les entourent les reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer

avec eux ſe dément tôt ou tard ; un ſourire, un clin d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur ſimplicité, l'on prend aiſément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui ſied & qui plaît à l'innocence : voilà le vrai tour qui détourne un enfant d'une dangereuſe curioſité. En lui parlant ſimplement de tout, on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier

1 de l'imagination : on ne lui dé-
id pas de prononcer ces mots &
ivoir ces idées ; mais on lui donne,
is qu'il y ſonge, de la répugnance
es rappeller ; & combien d'embar-
s cette liberté naïve ne ſauve-t-elle
oint à ceux qui, la tirant de leur
opre cœur, diſent toujours ce qu'il
it dire, & le diſent toujours com-
e ils l'ont ſenti ?

Comment ſe font les enfans ? Queſ-
on embarraſſante qui vient aſſez na-
rellement aux enfans, & dont la
ponſe indiſcrette ou prudente dé-
de quelquefois de leurs mœurs &
leur ſanté pour toute leur vie. La
aniere la plus courte qu'une mere
iagine pour s'en débarraſſer ſans
omper ſon fils, eſt de lui impoſer
ence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût
coutumé de longue main dans des
ueſtions indifférentes, & qu'il ne
upçonnât pas du myſtere à ce nou-

veau ton. Mais rarement elle s'
tient-là. *C'eſt le ſecret des gens mari*
lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne d*
vent point être ſi curieux. Voilà
eſt fort bien pour tirer d'embarras
mere ; mais qu'elle ſache que, pi
de cet air de mépris, le petit garç
n'aura pas un moment de repos q
n'ait appris le ſecret des gens mari
& qu'il ne tardera pas de l'apprendr

Qu'on me permette de rappo
une réponſe bien différente que
entendu faire à la même queſtio
& qui me frappa d'autant plus, qu'
partoit d'une femme auſſi mod
dans ſes diſcours que dans ſes r
nieres, mais qui ſavoit au beſoin f
ler aux pieds, pour le bien de
fils & pour la vertu, la fauſſe crai
du blâme & les vains propos
plaiſans. Il n'y avoit pas long-t
que l'enfant avoit jetté par les uri
une petite pierre qui lui avoit déch

ıretre ; mais le mal paſſé étoit ou-
ié. *Maman*, dit le petit étourdi, *mment ſe font les enfans ? Mon fils*, pond la mere ſans héſiter, *les fem-es les piſſent avec des douleurs qui ur coûtent quelquefois la vie.* Que s foux rient, que les ſots ſoient andaliſés ; mais que les ſages cher-ıent ſi jamais ils trouveront une ré-ɔnſe plus judicieuſe, & qui aille ıieux à ſes fins.

D'abord l'idée d'un beſoin naturel, : connu de l'enfant, détourne celle 'une opération myſtérieuſe. Les idées cceſſoires de la douleur & de la ıort couvrent celle-là d'un voile de riſteſſe, qui amortit l'imagination t réprime la curioſité : tout porte 'eſprit ſur les ſuites de l'accouche-ment, & non pas ſur ſes cauſes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de ſouf-rance, voilà les éclairciſſemens où

mene cette réponſe, ſi la répugnanc qu'elle inſpire permet à l'enfant d les demander. Par où l'inquiétud des deſirs aura-t-elle occaſion de naî tre dans des entretiens ainſi dirigés & cependant vous voyez que la véri té n'a point été alterée, & qu'on n' point eu beſoin d'abuſer ſon éleve a lieu de l'inſtruire.

Vos enfans liſent ; ils prennent dan leurs lectures des connoiſſances qu'il n'auroient pas s'ils n'avoient point lû S'ils étudient, l'imagination s'allum & s'aiguiſe dans le ſilence du cabi net. S'ils vivent dans le monde, il entendent un jargon bizarre, ils voien des exemples dont ils ſont frappés on leur a ſi bien perſuadé qu'ils étoien hommes, que dans tout ce que font le hommes en leur préſence, ils cherchen auſſi-tôt comment cela peut leur con venir ; il faut bien que les actions d'au trui leur ſervent de modèle, quand le

jugemens d'autrui leur ſervent de loi. Des domeſtiques qu'on fait dépendre d'eux, par conſéquent intéreſſés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs ; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bien-tôt elles oublient ce qu'elles ont dit ; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines ; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien. Il ne ſe ſent d'aucun ſexe, d'aucune eſpece ; l'homme & la femme lui ſont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils diſent ; il ne le

voit ni ne l'entend, ou n'y fait attention; leurs diſcours ne l'in ſent pas plus que leurs exem tout cela n'eſt point fait pour lu n'eſt pas une erreur artificieuſe lui donne par cette méthode, l'ignorance de la Nature. Le vient où la même Nature pren d'éclairer ſon éleve; & c'eſt ſeulement qu'elle l'a mis en ét profiter ſans riſque des leçons q lui donne. Voilà le principe: l tail des regles n'eſt pas de mon & les moyens que je propoſe e d'autres objets, ſervent encore d' ple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre regle dans les paſſions naiſſantes? dez l'eſpace durant lequel elles veloppent, afin qu'elles aient l de s'arranger à meſure qu'elles na Alors ce n'eſt pas l'homme q ordonne, c'eſt la Nature elle-m

otre ſoin n'eſt que de la laiſſer arran-
er ſon travail. Si votre éleve étoit
ul, vous n'auriez rien à faire; mais
ut ce qui l'environne, enflamme ſon
nagination. Le torrent des préjugés
entraîne; pour le retenir il faut le
ouſſer en ſens contraire. Il faut que
: ſentiment entraîne l'imagination,
t que la raiſon faſſe taire l'opinion
es hommes. La ſource de toutes les
affions eſt la ſenſibilité; l'imagina-
ion détermine leur pente. Tout être
ui ſent ſes rapports, doit être affecté
uand ces rapports, s'alterent, & qu'il
n imagine, ou qu'il en croit imagi-
ner de plus convenables à ſa nature.
Ce ſont les erreurs de l'imagination
qui transforment en vices les paſſions
de tous les êtres bornés, méme des
Anges, s'ils en ont: car il faudroit
qu'ils connuſſent la nature de tous les
êtres, pour ſavoir quels rapports con-
viennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

Mais l'homme eſt-il maître d'ordonner ſes affections ſelon tels ou tels rapport ? Sans doute, s'il eſt maître de diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui-même, que de ce que nous pouvons faire ſur notre éleve par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la Nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu, il n'y a rien de moral dans ſes actions ; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui,

qu'il prend d'abord les ſentimens, & enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que, pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe jamais ſur le moment où cette puiſſance lui ſurvient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à ſon ſang une fermentation précoce; il ſait quel doit être l'objet de ſes deſirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'eſt pas la Nature qui l'excite, c'eſt lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en

le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précede les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change; on desire sans savoir quoi: le sang fermente & s'agite; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre interêt à ceux qui nous environnent; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune

homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée, c'eſt de profiter de la ſenſibilité naiſſante, pour jetter dans le cœur du jeune adoleſcent les premieres ſemences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'eſt le ſeul tems de la vie où les mêmes ſoins puiſſent avoir un vrai ſuccès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié ni miſericorde; ils auroient ſa-

crifié pere & mere & l'univers enti
moindre de leurs plaiſirs. Au co
re, un jeune homme élévé dan
heureuſe ſimplicité, eſt porté p
premiers mouvemens de la Natur
les paſſions tendres & affectueuſes
cœur compatiſſant s'émeut ſur le
nes de ſes ſemblables, il treſſaillit
ſe quand il revoit ſon camarad
bras ſavent trouver des étreintes
ſantes, ſes yeux ſavent verſer de
mes d'attendriſſement; il eſt ſe
à la honte de déplaire, au regre
voir offenſé. Si l'ardeur d'un ſa
s'enflamme, le rend vif, emporté
lere, on voit le moment d'après
la bonté de ſon cœur dans l'effuſi
ſon repentir; il pleure, il gém
la bleſſure qu'il a faite, il voudr
prix de ſon ſang racheter celui
verſé; tout ſon emportement s'é
toute ſa fierté s'humilie devant le
timent de ſa faute. Eſt-il offenſ

même: au fort de ſa fureur une excuſe, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle eſt celui de la commiſération, de la clémence, de la généroſité. Oui je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus génereux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de ſemblable; je le crois bien: vos Philoſophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de ſavoir cela.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité: nous ne lui devrions rien ſi nous n'étions pas hommes. Tout

attachement eſt un ſigne d'inſuffiſan
ſi chacun de nous n'avoit nul beſ
des autres, il ne ſongeroit guer
s'unir à eux. Ainſi de notre infirm
même naît notre frêle bonheur.
être vraiment heureux eſt un être ſ
taire : Dieu ſeul jouit d'un bonheur
ſolu ; mais qui de nous en a l'idée ?
quelque être imparfait pouvoit ſe ſ
fire à lui-même, de quoi jouiroi
ſelon nous ? Il ſeroit ſeul, il ſeroit
ſérable. Je ne conçois pas que c
qui n'a beſoin de rien, puiſſe air
quelque choſe : je ne conçois pas
celui qui n'aime rien, puiſſe être h
reux.

Il ſuit de-là que nous nous at
chons à nos ſemblables, moins par
ſentiment de leurs plaiſirs, que par
lui de leurs peines; car nous y voy
bien mieux l'identité de notre Natu
& les garans de leur attachement p
nous. Si nos beſoins communs n

uniſſent par interêt, nos miſeres communes nous uniſſent par affection. L'aſpect d'un homme heureux inſpire aux autres moins d'amour que d'envie : on l'accuſeroit volontiers d'uſurper un droit qu'il n'a pas, en ſe faiſant un bonheur excluſif : & l'amour-propre ſouffre encore, en nous faiſant ſentir que cet homme n'a nul beſoin de nous. Mais qui eſt-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit ſouffrir ? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ſes maux, s'il n'en coûtoit qu'un ſouhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du miſerable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux ; on ſent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme

heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des Cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce

eſt pas le former ; c'eſt le corrompre : n'eſt pas l'inſtruire ; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement Rois, ni Grands, ni Courtiſans, riches. Tous ſont nés nuds & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece ; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme ; voilà le quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'Humanité.

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même : mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi : le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres,

ne connoît de maux que les siens ; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'Humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous ? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez si-tôt le langage, que parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-mêmes, & ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Émile ; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est

lu'aimer, il n'a dit à perſonne : *je vous aime bien*; on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne ; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même inſenſibilité qu'il a dans le cœur, eſt auſſi dans ſes manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à perſonne ; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Émile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les con-

vulsions d'un animal expirant lui c
neront je ne sais quelle angoisse, a
qu'il sache d'où lui viennent ces
veaux mouvemens. S'il étoit réfléc
pide & barbare, il ne les auroit
s'il étoit plus instruit, il en con
troit la source : il a déjà trop con
d'idées pour ne rien sentir, & pas
pour concevoir ce qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier
ment relatif qui touche le cœur
main, selon l'ordre de la Nature.
devenir sensible & pitoyable, il
que l'enfant sache qu'il y a des
semblables à lui, qui souffrent ce
a souffert, qui sentent les dou
qu'il a senties, & d'autres dont il
avoir l'idée, comme pouvant les
tir aussi. En effet, comment nous
sons-nous émouvoir à la pitié,
n'est en nous transportant hors de
& nous identifiant avec l'animal
frant ; en quittant, pour ainsi

:e être pour prendre le ſien! ? Nous ouffrons qu'autant que nous jugeons l ſouffre ; ce n'eſt pas dans nous, t dans lui que nous ſouffrons. Ainſi ne devient ſenſible que quand ſon gination s'anime & commence à ranſporter hors de lui.

'our exciter & nourrir cette ſenſi- té naiſſante, pour la guider ou la re dans ſa pente naturelle, qu'a- s-nous donc à faire, ſi ce n'eſt d'of- au jeune homme des objets ſur uels puiſſe agir la force expanſive ſon cœur, qui le dilatent, qui ndent ſur les autres êtres, qui le nt par-tout retrouver hors de lui ; arter avec ſoin ceux qui le reſſer- :, le concentrent, & tendent le ort du moi humain ? C'eſt-à-dire l'autres termes, d'exciter en lui la té, l'humanité, la commiſération, ienfaiſance, toutes les paſſions at- ntes & douces qui plaiſent natu-

rellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes & cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non-seulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires & faciles à saisir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache; même en s'attachant sincerement on ne fait que s'appro-

prier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intéreſſe à eux véritablement : pourquoi cela ? Parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que, pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers-là.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs Sujets? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le

venir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle ſi grand mépris pour le peuple ? ſt qu'un noble ne ſera jamais rotu-r. Pourquoi les Turcs ſont-ils gé-alement plus humains, plus hoſpi-ers que nous ? c'eſt que, dans leur ıvernement, tout-à-fait arbitraire, ;randeur & la fortune des particu-s étant toujours précaires & chan-ıntes, ils ne regardent point l'ab-ſſement & la miſere comme un état ınger à eux * ; chacun peut être nain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il ſte. Cette réflexion, qui revient ſans ſe dans les romans orientaux, don-à leur lecture je ne ſais quoi d'at-driſſant que n'a point tout l'apprêt notre ſeche Morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve egarder du haut de ſa gloire les

* Cela paroît changer un peu maintenant : les états lent devenir plus fixes, & les hommes devien-auſſi plus durs.

peines des infortunés, les travaux des miſerables, & n'eſperez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille évenemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur la naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes; montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui d'un état plus élevé que le ſien ſont tombés au-deſſous de ces malheureux: que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion; ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute? N'empietez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont à ſa portée;

il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant ; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit ; ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre ; ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme : qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines : ébranlez, effrayez ſon imagination des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abîmes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant à préſent commençons par le rendre humain ; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIM

La pitié qu'on a du mal d
ne ſe meſure pas ſur la quantité
mal, mais ſur le ſentiment qu'o
à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux
tant qu'on croit qu'il ſe trouve à
dre. Le ſentiment phyſique d
maux eſt plus borné qu'il ne ſe
mais c'eſt par la mémoire qu
en fait ſentir la continuité, c'
l'imagination qui les étend ſur
nir, qu'ils nous rendent vrai
plaindre. Voilà, je penſe une d
ſes qui nous endurciſſent plus au
des animaux qu'à ceux des ho
quoique la ſenſibilité commu
également nous identifier av
On ne plaint guère un cheval d
tier dans ſon écurie, parce q
préſume pas qu'en mangeant
il ſonge aux coups qu'il a reçu

fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on ſache qu'il ſera bientôt égorgé, parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas ſon ſort. Par extenſion l'on s'endurcit ainſi ſur le ſort des hommes, & les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dedain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt,

les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états : maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable ; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin de m'incommoder pour perſonne ? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre

que le gueux périſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumeration des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſérable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appéſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Épictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance.

Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé
nous le ſuppoſons ſtupide, que p
roit-il être autre que ce qu'il eſt.
pourroit-il faire autre que ce
fait ? Étudiez les gens de cet or
vous verrez que ſous un autre lan
ils ont autant d'eſprit & plus de
ſens que vous. Reſpectez donc
eſpece ; ſongez qu'elle eſt com
eſſentiellement de la collection
peuples ; que quand tous les Ro
tous les Philoſophes en ſeroient
il n'y paroîtroit guères, & qu
choſes n'en iroient pas plus mal
un mot, apprenez à votre éle
aimer tous les hommes & même
qui les dépriſent ; faites en ſorte
ne ſe place dans aucune claſſe,
qu'il ſe retrouve dans toutes :
devant lui du genre humain ave
tendriſſement, avec pitié même
jamais avec mépris. Homme, n
honore point l'homme.

C'eſt par ces routes & d'autres ſemblables, bien contraires à celles qui ont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adoleſcent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre ſur ſes ſemblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'interêt perſonnel qu'il eſt poſſible : ſur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces ſentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaiſons ne ſe font jamais ſans quelque impreſſion de haine contre ceux qui nous diſputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre eſtime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un ſot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces paſſions ſi dangereuſes naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; cha-

que choſe a ſon tems & ſon lieu; dis ſeulement qu'on ne doit pas l aider à naître.

Voilà l'eſprit de la méthode q faut ſe preſcrire. Ici les exemples les détails ſont inutiles, parce qu commence la diviſion preſque infi des caracteres, & que chaque exe ple que je donnerois ne conviendr pas peut-être à un ſur cent mi C'eſt à cet âge auſſi que commen dans l'habile maître, la véritable fo tion de l'obſervateur & du Philo phe qui ſait l'art de ſonder les co en travaillant à les former. Ta que le jeune homme ne ſonge p encore à ſe contrefaire, & ne l'a p encore appris, à chaque objet q lui préſente, on voit dans ſon dans ſes yeux, dans ſon geſte, l preſſion qu'il en reçoit; on lit ſur viſage tous les mouvemens de ame; à force de les épier on parv

à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en géneral que le ſang, les bleſſures, les cris, les gémiſſemens, l'appareil des opérations douloureuſes, & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance, ſaiſit plutôt & plus géneralement tous les hommes. L'idée de deſtruction étant plus compoſée, ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers ſoi l'expérience de mourir ; il faut avoir vû des cadavres pour ſentir les angoiſſes des agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée dans notre eſprit, il n'y a point de ſpectacle plus horrible à nos yeux ; ſoit à cauſe de l'idée de deſtruction totale qu'elle donne alors par les ſens, ſoit parce que ſachant que ce moment eſt inévitable pour tous les hommes, on ſe ſent plus vivement affecté d'une ſitua-

tion à laquelle on eſt ſûr de ne pouvoir échapper.

Ces impreſſions diverſes ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes anterieures; mais elles ſont univerſelles, & nul n'en eſt tout-à-fait exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins génerales, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, & de la triſteſſe. Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils

nt jugés, la leur ne ſent rien : n'at-ndez d'eux que rigueur inflexible, idurciſſement, cruauté. Ils pourront re integres & juſtes, jamais clémens, énéreux, pitoyables. Je dis qu'ils ourront être juſtes, ſi toutefois un ıomme peut l'être quand il n'eſt pas niſéricordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſur-tout ceux qui, ayant été élevés com-me ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent ; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils com-mencent à ſentir qu'il y a dans la vie ıumaine mille douleurs qu'ils ne con-ıoiſſoient pas. Pour mon Émile, s'il a u de la ſimplicité & du bon ſens dans

son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensiblité dans sa jeunesse ; car la vérité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici ? Plus d'un Lecteur me reprochera, sans doute, l'oubli de mes premieres résolutions, & du bonheur constant que j'avois promis à mon élève. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur & de misere ! Quel bonheur ! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie ! son triste instituteur qui lui destinoit une éducation si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira. Que m'importe ? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute si, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité ?

Prenons deux jeunes gens sortant de la premiere éducation, & entrant

is le monde par deux portes direc-
ient oppoſées. L'un monte tout-
oup ſur l'Olympe, & ſe répand
is la plus brillante ſociété. On le
ne à la Cour, chez les Grands,
ez les riches, chez les jolies fem-
es. Je le ſuppoſe fêté par-tout, &
n'examine pas l'effet de cet accueil
r ſa raiſon; je ſuppoſe qu'elle y ré-
le. Les plaiſirs volent au-devant de
i, tous les jours de nouveaux objets
amuſent, il ſe livre à tout avec un
itérêt qui vous ſéduit. Vous le voyez
tentif, empreſſé, curieux; ſa pre-
iere admiration vous frappe; vous
eſtimez content, mais voyez l'état
e ſon ame: vous croyez qu'il jouit;
ioi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant
s yeux? Des multitudes de préten-
us biens qu'il ne connoiſſoit pas, &
ont la plupart n'étant qu'un moment
ſa portée, ne ſemblent ſe montrer

à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais : vous voyez, à ſon inquiette curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette maiſon ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant, S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre : il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée : s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vû : qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrette à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat ?

)ut s'unit bien-tôt comme de con-
rt ; les regards inquiétans d'un hom-
: grave , les mots railleurs d'un
ıſtique ne tardent pas d'arriver juſ-
'à lui ; & ne fût-il dédaigné que
ın ſeul homme , le mépris de cet
mme empoiſonne à l'inſtant les ap-
ıudiſſemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodiguons-lui agrémens , le mérite ; qu'il ſoit
ın fait , plein d'eſprit , aimable ; il
a recherché des femmes : mais en recherchant avant qu'il les aime ,
es le rendront plutôt fou qu'amou-
ıx ; il aura de bonnes fortunes ,
ıis il n'aura ni tranſports ni paſſions
ur les goûter. Ses deſirs , toujours
évenus , n'ayant jamais le tems de
ître , au ſein des plaiſirs il ne ſent
e l'ennui de la gêne ; le ſexe fait
ur le bonheur du ſien le dégoûte
le raſſaſie même avant qu'il le con-
ıiſſe ; s'il continue à le voir , ce n'eſt

plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maitreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece inſéparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le ſait ; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de choſes où il eſt compté pour ſi peu, de ſe trouver comme noyé dans une ſphère étrangere, lui qui fit ſi longtems le centre de la ſienne ! Que d'affronts ! que d'humiliations ne faut-

)as qu'il eſſuye, avant de perdre, :mi les inconnus, les préjugés de ſon portance pris & nourris parmi les ns ! Enfant, tout lui cédoit, tout mpreſſoit autour de lui ; jeune hom- e, il faut qu'il cède à tout le monde ; ı, pour peu qu'il s'oublie & conſerve s anciens airs, que de dures leçons ont le faire rentrer en lui-même ! 'habitude d'obtenir aiſément les ob- ts de ſes deſirs, le porte à beaucoup éſirer, & lui fait ſentir des priva- ons continuelles. Tout ce qui le atte, le tente ; tout ce que d'autres nt, il voudroit l'avoir ; il convoite out, il porte envie à tout le monde, voudroit dominer par-tout ; la va- ité le ronge, l'ardeur des deſirs effré- és enflamme ſon jeune cœur, la ja- ouſie & la haine y naiſſent avec eux ; outes les paſſions dévorantes y pren- ent à la fois leur eſſor : il en porte agitation dans le tumulte du monde ;

il la rapporte avec lui tous les ſoirs ; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaiſies ; & ſon orgueil lui peint juſques dans ſes ſonges les chimériques biens dont le deſir le tourmente, & qu'il ne poſſedera de ſa vie. Voilà votre éleve ; voyons le mien.

Si le premier ſpectacle qui le frappe eſt un objet de triſteſſe, le premier retour ſur lui-même eſt un ſentiment de plaiſir. En voyant de combien de maux il eſt exempt, il ſe ſent plus heureux qu'il ne penſoit l'être. Il partage les peines de ſes ſemblables ; mais ce partage eſt volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il ſe ſent dans cet état de force qui nous étend au-de-là de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité ſuperflue à notre bien-

e. Pour plaindre le mal d'autrui, s doute il faut le connoître, mais ne faut pas le ſentir. Quand on a ıffert, ou qu'on craint de ſouffrir, plaint ceux qui ſouffrent; mais tan- qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi- ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres la vie, nul n'accorde aux autres : la ſenſibilité dont il n'a pas actuel- ıent beſoin pour lui-même, il s'en- : que la commiſération doit être ſentiment très-doux, puiſqu'elle ›oſe en notre faveur, & qu'au con- re un homme dur eſt toujours mal- reux, puiſque l'état de ſon cœur ui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabon- te, qu'il puiſſe accorder aux peines ıtrui.

Jous jugeons trop du bonheur ſur apparences; nous le ſuppoſons où t le moins; nous le cherchons où e ſauroit être : la gaité n'en eſt n ſigne très-équivoque. Un hom-

me gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté; l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plûtôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété

des amuſemens paroît contribuer au bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur eſt indifférent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours tranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt

forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple, qui montre le contentement, la véritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces af-

ctions ſe marquent ſur le viſage,
:n n'eſt plus certain ; & quand elles
urnient en habitudes, elles y doivent
iſſer des impreſſions durables. Voilà
mment je conçois que la phyſiono-
e annonce le caractère, & qu'on
ut quelquefois juger de l'un par l'au-
, ſans aller chercher des explica-
ns myſtérieuſes, qui ſuppoſent des
nnoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections
:n marquées, la joie & la douleur,
rit ou il pleure, les intermédiaires
ſont rien pour lui : ſans ceſſe il
ſſe de l'un de ces mouvemens à l'au-
. Cette alternative continuelle em-
:he qu'ils ne faſſent ſur ſon viſage
:une impreſſion conſtante, & qu'il
prenne de la phyſionomie ; mais
ıs l'âge où, devenu plus ſenſible,
:ſt plus vivement ou plus conſtam-
nt affecté, les impreſſions plus pro-
ıdes laiſſent des traces plus difficiles

à détruire, & de l'état habituel d
l'ame réſulte un arrangement de trai
que le tems rend ineffaçable. Cepen
dant il n'eſt pas rare de voir des hom
mes changer de phyſionomie à diffé
rens âges. J'en ai vû pluſieurs dans c
cas, & j'ai toujours trouvé que ceu
que j'avois pû bien obſerver & ſuivr
avoient auſſi changé de paſſions hab
tuelles. Cette ſeule obſervation bie
confirmée me paroîtroit déciſive,
n'eſt pas déplacée dans un traité d'édu
cation, où il importe d'apprendre
juger des mouvemens de l'ame par l
ſignes exterieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appr
à imiter des manieres de convention
& à feindre des ſentimens qu'il n'a pas
mon jeune homme ſera moins aima
ble; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit ici
je ſais ſeulement qu'il ſera plus aiman
& j'ai bien de la peine à croire qu
celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſ

bien ſe déguiſer pour plaire autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un Lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis : quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſim-

plicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la Charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des miseres

ımaines. Long-tems frappé des mê-
es ſpectacles, on n'en ſent plus les
ıpreſſions, l'habitude accoutume à
›ut; ce qu'on voit trop on ne l'imagi-
e plus, & ce n'eſt que l'imagination
ıi nous fait ſentir les maux d'autrui;
eſt ainſi qu'à force de voir mourir &
›uffrir, les Prêtres & les Médecins
eviennent impitoyables. Que votre
leve connoiſſe donc le ſort de l'hom-
ıe & les miſeres de ſes ſemblables;
ıais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le
émoin. Un ſeul objet bien choiſi, &
ıontré dans un jour convenable, lui
lonnera pour un mois d'attendriſſe-
ıent & de réflexion. Ce n'eſt pas tant
e qu'il voit, que ſon retour ſur ce
ıu'il a vu, qui détermine le jugement
ıu'il en porte; & l'impreſſion durable
ıu'il reçoit d'un objet, lui vient moins
le l'objet même, que du point de vue
›us lequel on le porte à ſe le rappeller.
C'eſt ainſi qu'en ménageant les exem-

ples, les leçons, les images; vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévôt, voyant ſon tempérament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de vérolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le déſordre qui les y avoit

expoſés. A ce hideux aſpect, qui révoltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. *Va, miſérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *ſuis le vil penchant qui t'entraîne ; bien-tôt tu ſeras trop heureux d'être admis dans cette ſalle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joint à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foibleſſes ; mais parvenu juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique ſans horreur.* Maître ! peu de diſcours ; mais apprenez à choiſir les lieux, les tems, les

perſonnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le mal qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais aſſez pour l'uſage qu'on en doit faire, & ſon importance exige une attention ſans relâche : voilà pourquoi j'inſiſte ſur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture eſt, de tout retarder tant qu'il eſt poſſible. Rendez les progrès lents & ſûrs ; empêchez que l'adoleſcent ne devienne homme au moment où rien ne lui reſte à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les eſprits deſtinés à donner du baume au ſang & de la force aux fibres, ſe forment & s'élaborent. Si

vous leur faites perdre un cours différent, & que ce qui eſt deſtiné à perfectionner un individu ſerve à la formation d'un autre, tous deux reſtent dans un état de foibleſſe, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'eſprit ſe ſentent à leur tour de cette altération, & l'ame, auſſi débile que le corps, n'a que des fonctions foibles & languiſſantes. Des membres gros & robuſtes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux ſubſtances ſont mal diſpoſés. Mais quelque bien diſpoſés qu'ils puiſſent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un ſang épuiſé, appauvri, & dépourvu de cette ſubſtance qui donne de la force & du jeu à tous les reſſorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur

d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'ent ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres ſe plaignent que le feu de cet âge rend la Jeuneſſe indiſciplinable, & je le vois; mais n'eſt-ce pas leur faute? Si-tôt qu'ils ont laiſſé prendre à ce feu ſon cours par les ſens,

ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs & froids ſermons d'un pédant effaceront-ils dans l'eſprit de ſon éleve l'image des plaiſirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de ſon cœur les deſirs qui le tourmentent ? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il ſait l'uſage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obſtacles qui s'oppoſent au ſeul bonheur dont il ait l'idée ; & dans la dure loi qu'on lui preſcrit ſans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, ſinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Eſt-il étrange qu'il ſe mutine & le haïſſe à ſon tour ?

Je conçois bien qu'en ſe rendant facile, on peut ſe rendre plus ſupportable, & conſerver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi ſert l'autorité qu'on ne garde ſur ſon éleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer ; c'eſt comme ſi pour

calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faiſoit ſauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adoleſcence ſoit un obſtacle à l'éducation, c'eſt par lui qu'elle ſe conſomme & s'acheve; c'eſt lui qui vous donne une priſe ſur le cœur d'un jeune homme, quand il ceſſe d'être moins fort que vous. Ses premieres affections ſont les rênes avec leſquelles vous dirigez tous ſes mouvemens; il étoit libre, & je le vois aſſervi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes beſoins; ſi-tôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniſſent à ſon eſpece. En dirigeant ſur elle ſa ſenſibilité naiſſante, ne croyez pas qu'elle embraſſera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain ſignifiera pour lui quelque choſe. Non, cette ſenſibilité ſe bornera premierement à ſes ſemblables, & ſes ſemblables ne

ſeront point pour lui des inconnus ; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendu chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés ; ceux, en un mot, en qui l'identité de la Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliſer ſes notions individuelles, ſous l'idée abſtraite d'humanité, & joindre à ſes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec ſon eſpece.

En devenant capable d'attachement, il devient ſenſible à celui des

autres *, & par-là même, attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui ? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût ! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui ; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge & vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire ; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris

* L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre correlatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

il ſe dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point conſenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'eſt que pour lui-même ; vous exigez, enfin ; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait ſans ſon aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & ſe trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injuſtice ; n'êtes-vous pas plus injuſte encore de demander à votre éleve le prix des ſoins qu'il n'a point acceptés ?

L'ingratitude ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'eſt un ſentiment ſi naturel ! L'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y eſt : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez

vos dons, je marchanderai ſur le
mais ſi vous feignez de donner,
vendre enſuite à votre mot, vou
de fraude. C'eſt d'être gratuits q
rend ineſtimables. Le cœur ne
de loix que de lui-même; en vc
l'enchaîner on le dégage, on l'en
ne en le laiſſant libre.

Quand le pêcheur amorce l
le poiſſon vient, & reſte autour
ſans défiance; mais quand, pris
meçon caché ſous l'appât, il ſer
tirer la ligne, il tâche de fuir
pêcheur eſt il le bienfaiteur, le
ſon eſt-il l'ingrat? Voit-on j
qu'un homme oublié par ſon bi
teur l'oublie? Au contraire, il e
le toujours avec plaiſir, il n'y
point ſans attendriſſement: s'il t
occaſion de lui montrer par qu
ſervice inattendu qu'il ſe reſſou
des ſiens, avec quel contenteme
térieur il ſatisfait alors ſa grati

avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la Nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pouvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables ; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſtion de ce qu'il vous ſoit, mais de ce qu'il ſe doit. Pour

humain *. Mais je ſonge que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de Morale, ni des cours d'études d'aucune eſpece ; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances,

* Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment ; car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſurtout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable, & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre ; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du precepte eſt dans la Nature, elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule ; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

relativement

lativement à notre conſtitution. 'autres démontreront peut-être ce ıe je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Émile n'ayant juſqu'à préſent gardé que lui-même, le premier re- ırd qu'il jette ſur ſes ſemblables le ɔrte à ſe comparer avec eux; & le prei- ier ſentiment qu'excite en lui cette ɔmparaiſon, eſt de deſirer la premie- : place. Voilà le point où l'amour de ɔi ſe change en amour-propre, & où ɔmmencent à naître toutes les paſſions ui tiennent à celle-là. Mais pour dé- ider ſi celles de ces paſſions qui domi- ieront dans ſon caractere, ſeront hu- naines & douces, ou cruelles & mal- aiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de ɔienfaiſance & de commiſération, ou l'envie & de convoitiſe, il faut ſavoir l quelle place il ſe ſentira parmi les ɔommes, & quels genres d'obſtacles il ɔourra croire avoir à vaincre, pour ıarvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la meſure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre ſocial.

Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque deſire peu de choſes tient

peu de gens ; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire ; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux *. De

* L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui à qui il a, contre celui qui n'a rien ; cet inconvénient est évitable, & il est sans exception.

cette premiere contradiction découv
toutes celles qu'on remarque dans l
dre civil, entre l'apparence & la r
lité. Toujours la multitude ſera ſa
ſiée au petit nombre, & l'intérêt p
blic à l'intérêt particulier. Touj
ces noms ſpécieux de juſtice & de
bordination ſerviront d'inſtrument
violence & d'armes à l'iniquité : c
il ſuit que les ordres diſtingués qu
prétendent utiles aux autres, ne ſ
en effet, utiles qu'à eux-mêmes
dépens des autres ; par où l'on
juger de la conſidération qui leur
dûe ſelon la juſtice & ſelon la rai
Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe
donné eſt plus favorable au bonh
de ceux qui l'occupent, pour ſa
quel jugement chacun de nous
porter de ſon propre ſort. Voilà m
tenant l'étude qui nous importe ; r
pour la bien faire, il faut commen
par connoître le cœur humain,

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils ſont; non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'homme puiſſe avoir ſur ſon eſpece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppoſée à celle que nous avons ſuivie juſqu'à préſent, & d'inſtruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la ſienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais ſi, reſpecté d'eux, il les voit ſe tromper mutuellement, il en aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pitagore, reſ-

ſemble à celui des jeux Olympiques Les uns y tiennent boutique, & n ſongent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur perſonne, & cherchen la gloire ; d'autres ſe contentent d voir les jeux, & ceux-ci ne ſont pa les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellemen les ſociétés d'un jeune homme, qu' penſât bien de ceux qui vivent avec lui ; & qu'on lui apprît à ſi bien con noître le monde, qu'il penſât mal d tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache qu l'homme eſt naturellement bon, qu' le ſente, qu'il juge de ſon procha par lui-même ; mais qu'il voye com ment la ſociété déprave & pervert les hommes : qu'il trouve dans leu préjugés la ſource de tous leurs vices qu'il ſoit porté à eſtimer chaque indi vidu, mais qu'il mépriſe la multitude qu'il voye que tous les hommes por tent à peu près le même maſque ; mai

qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique ; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médiſant & ſatyrique, déciſif & prompt à juger ; il ſe fera un odieux plaiſir de chercher à tout de ſiniſtres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui eſt bien. Il s'accoutumera du moins au ſpectacle du vice, & à voir les méchans ſans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux ſans pitié. Bientôt la perverſité générale lui ſervira moins de leçon que d'exemple ; il ſe dira, que ſi l'homme eſt ainſi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que ſi vous voulez l'inſtruire par principes, & lui faire connoître avec

la nature du cœur humain l'app
tion des cauſes externes qui tou
nos penchans en vices, en le tran
tant ainſi tout d'un coup des c
ſenſibles aux objets intellectuels,
employez une métaphyſique qu'il
point en état de comprendre ;
retombez dans l'inconvénient, é
ſoigneuſement juſqu'ici, de lui d
des leçons qui reſſemblent à des le
de ſubſtituer dans ſon eſprit l'
rience & l'autorité du maître à ſa
pre expérience, & au progrès
raiſon.

Pour lever à la fois ces deux o
cles, & pour mettre le cœur h
à ſa portée ſans riſquer de gâter le
je voudrois lui montrer les homm
loin, les lui montrer dans d'a
tems ou dans d'autres lieux, e
ſorte qu'il pût voir la ſcène ſans j
y pouvoir agir. Voilà le mome
l'Hiſtoire; c'eſt par elle qu'il lira

les cœurs ſans les leçons de la Philoſophie ; c'eſt par elle qu'il les verra, ſimple ſpectateur, ſans intérêt & ſans paſſion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accuſateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions ; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées, & on les juge ſur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils diſent, on voit à la fois ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils ſe déguiſent, mieux on les connoît.

Malheureuſement cette étude a ſes dangers, ſes inconvéniens de plus d'une eſpece. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt,

qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin : toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne

ſavons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons ſont oubliés ou tournés en ridicule; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui fait mettre exactement le Lecteur au lieu de la ſcène, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue,

à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'évenement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout ? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un évenement dont j'ignore la vraie cauſe ? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve ; & la Critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer ; l'art de

choiſir, entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lû Cléopâtre ou Caſſandre, ou d'autres livres de cette eſpece ? L'Auteur choiſit un évenement connu ; puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre d'avantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guere.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caracteres; pourvu que

le cœur humain ſoit bien peir
importe peu que les évenemens
fidelement rapportés ; car après
ajoute-t-on, que nous ſont des fa
rivés il y a deux mille ans ? On
ſon, ſi les portraits ſont bien r
d'après Nature : mais ſi la plupart
leur modele que dans l'imagir
de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retc
dans l'inconvénient qu'on vouloi
& rendre à l'autorité des écrivair
qu'on veut ôter à celle du maîtr
mon éleve ne doit voir que d
bleaux de fantaiſie, j'aime mieux
ſoient tracés de ma main que d'un
tre ; ils lui ſeront, du moins, n
appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un
homme, ſont ceux qui jugent les
Eh ! qu'il juge lui-même ; c'eſt ainſi
apprend à connoître les hommes
le jugement de l'Auteur le guide
ceſſe, il ne fait que voir par l'œil

autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne ; non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de phyſionomie, & que nos hommes ſe reſſemblent tous ; mais parce que nos Hiſtoriens, uniquement attentifs à briller, ne ſongent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui ſouvent ne repréſentent rien *. Généralement les Anciens ſont moins de portraits, mettent moins d'eſprit & plus de ſens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus ſimples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluſte ; Tacite eſt le livre des vieillards, les

* Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot eſt preſque le ſeul qui ſavoit peindre ſans faire de portraits.

jeunes gens ne ſont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir ſonder les profondeurs ; il faut ſavoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philoſophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La Jeuneſſe ne doit rien généraliſer ; toute ſon inſtruction doit être en regles particulieres.

Thucydide eſt, à mon gré, le vrai modele des Hiſtoriens. Il rapporte les faits ſans les juger ; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du Lecteur ; loin de s'interpoſer entre les évenemens & les Lecteurs, il ſe dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit preſque dans ſes récits que la choſe du monde la

moins inſtructive, ſavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de Céſar, ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intereſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la Jeuneſſe qu'à le former: il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en générale eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne

peuvent s'aſſigner de même, toujours inconnues. On trouve ſ dans une bataille, gagnée ou p la raiſon d'une révolution qui, avant cette bataille, étoit déjà nue inévitable. La guerre ne fai que manifeſter des évenemens d terminés par des cauſes moral les Hiſtoriens ſavent rarement

L'eſprit philoſophique a tou ce côté les réflexions de pluſieu vains de ce ſiecle; mais je dou la vérité gagne à leur travai fureur des ſyſtêmes s'étant er d'eux tous, nul ne cherche à v choſes comme elles ſont, mais c elles s'accordent avec ſon ſyſtên

Ajoutez à toutes ces réflexion l'Hiſtoire montre bien plus les que les hommes, parce qu'elle fit ceux-ci que dans certains m choiſis, dans leurs vétemens de de; elle n'expoſe que l'homme

qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente ; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout ; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me ſont plus propres ; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes

aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques, étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcène du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle per-

d'y faire ; & comme on ne peut
ıtrer les hommes que repréſentans
jours, on ne les connoît pas plus
s nos livres que ſur nos théâtres.
aura beau faire & refaire cent fois
ie des Rois, nous n'aurons plus de
ːtones *.

Plutarque excelle par ces mêmes
ails dans leſquels nous n'oſons plus
rer. Il a une grace inimitable à
ndre les grands hommes dans les pe-
ːs choſes, & il eſt ſi heureux dans le
oix de ſes traits, que ſouvent un
ɔt, un ſourire, un geſte lui ſuffit
ur caracteriſer ſon héros. Avec un
ɔt plaiſant Annibal raſſure ſon ar-
ːe effrayée, & il la fait marcher en
nt à la bataille qui lui livra l'Italie :
ɣéſilas à cheval ſur un bâton, me

* Un ſeul de nos hiſtoriens qui a imité Tacite dans grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois ıſcrire Comines dans les petits, & cela même qui ıte au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi ſe.

fait aimer le vainqueur du grand Roi: Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décele ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un ſeul mot ; c'eſt le plus beau moment de ſa vie : Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre. La phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiecle dernier fut inconteſtablement

. de Turenne. On a eu le courage de
ıdre ſa vie intereſſante par de petits
tails qui le font connoître & aimer :
ıis combien s'eſt-on vu forcé d'en
ɔprimer qui l'auroient fait connoître
aimer d'avantage ! Je n'en citerai
'un, que je tiens de bon lieu, &
e Plutarque n'eût eu garde d'omet-
:, mais que Ramſai n'eut eu garde
écrire, quand il l'auroit ſu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud,
Vicomte de Turenne en petite veſte
anche & en bonnet étoit à la fenêtre
ns ſon antichambre. Un de ſes gens
rvient, & trompé par l'habillement
prend pour un aide de cuiſine, à
quel ce domeſtique étoit familier,
s'approche doucement par derrière
d'une main qui n'étoit pas légère
i applique un grand coup ſur les
ſſes. L'homme frappé ſe retourne à
nſtant. Le valet voit en frémiſſant
viſage de ſon maître. Il ſe jette à

gen ux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous n'oſez dire? miſerables! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles: trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence: rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

avoir suivi les
Pyrrhus, Cy-
bien réel lui
du Monde, dont
présent sans
ne voyons là
mais Émile
sage qu'il
s'effacera
qu'elle n'y
raire qui
. Quand
insensé,
desseins
par la
miroit
-t-il
ca-
'un

le théâtre, voyant les acteurs prend
& poſer leurs habits, & comptant l
cordes & les poulies dont le groſſi
preſtige abuſe les yeux des ſpectateu
Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſucc
deront des mouvemens de honte & c
dédain pour ſon eſpece; il s'indigne
de voir ainſi tout le genre humain, du
pe de lui-même, s'avilir à ces jeu
d'enfans; il s'affligera de voir ſes frer
s'entredéchirer pour des rêves, & f
changer en bêtes féroces pour n'avoi
pas ſu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitio
naturelles de l'éleve, pour peu que l
maître apporte de prudence & d
choix dans ſes lectures, pour peu qu'
le mette ſur la voie des réflexions qu'
en doit tirer, cet exercice ſera pour l
un cours de philoſophie pratique
meilleur ſûrement, & mieux entend
que toutes les vaines ſpéculations do
on brouille l'eſprit des jeunes gens d

s écoles. Qu'après avoir ſuivi les
naneſques projets de Pyrrhus, Cy-
as lui demande quel bien réel lui
ocurera la conquête du Monde, dont
ne puiſſe jouir dès à préſent ſans
t de tourment; nous ne voyons là
un bon mot qui paſſe: mais Émile
verra une réflexion très-ſage qu'il
faite le premier, & qui ne s'effacera
ais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y
uve aucun préjugé contraire qui
ſſe en empêcher l'impreſſion. Quand
uite en liſant la vie de cet inſenſé,
rouvera que tous ſes grands deſſeins
: abouti à s'aller faire tuer par la
in d'une femme; au lieu d'admirer
héroïſme prétendu, que verra-t-il
as tous les exploits d'un ſi grand ca-
aine, dans toutes les intrigues d'un
rand politique, ſi ce n'eſt autant de
pour aller chercher cette malheu-
ſe tuile, qui devoit terminer ſa vie &
projets par une mort deshonorante?

Tous les conquerans n'ont pas é
tués ; tous les uſurpateurs n'ont p
échoué dans leurs entrepriſes ; pl
ſieurs paroîtront heureux aux eſpr
prévenus des opinions vulgaires : m
celui qui, ſans s'arrêter aux appare
ces, ne juge du bonheur des homm
que par l'état de leurs cœurs, ver
leurs miſeres dans leurs ſuccès même
il verra leurs deſirs & leurs ſoucis ron
geans s'étendre & s'accroître avec leu
fortune ; il les verra perdre haleine
en avançant, ſans jamais parvenir
leur terme. Il les verra ſemblable
à ces voyageurs inexpérimentés, qui
s'engageant pour la premiere fois dan
les Alpes, penſent les franchir à chaqu
montagne, & quand ils ſont au ſommet
trouvent avec découragement de plus
hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte, après avoir ſoumis ſes con
citoyens, & détruit ſes rivaux, ré
git durant quarante ans le plus grand

ıpire qui ait exiſté ; mais tout cet
nenſe pouvoir l'empêchoit-il de
ɔper les murs de ſa tête, & de rem-
: ſon vaſte palais de ſes cris, en
emandant à Varus ſes légions ex-
minées ? Quand il auroit vaincu
s ſes ennemis, de quoi lui auroient
vi ſes vains triomphes, tandis que
peines de toute eſpece naiſſoient
s ceſſe autour de lui, tandis que ſes
s chers amis attentoient à ſa vie, &
il étoit réduit à pleurer la honte ou
nort de tous ſes proches ? L'infor-
ıé voulut gouverner le Monde, &
ſut pas gouverner ſa maiſon ! Qu'ar-
a-t-il de cette négligence ? Il vit
:ir à la fleur de l'âge ſon neveu, ſon
adoptif, ſon gendre ; ſon petit-
fut réduit à manger la bourre de
ı lit pour prolonger de quelques
ıres ſa miſerable vie ; ſa fille & ſa
ite-fille, après l'avoir couvert de
: infamie, moururent, l'une de mi-

ſere & de faim dans une iſle déſerte l'autre en priſon par la main d'un ar cher. Lui-même enfin, dernier reſt de ſa malheureuſe famille, fut ré duit par ſa propre femme à ne laiſſe après lui qu'un monſtre pour lui ſuc céder. Tel fut le ſort de ce maître d Monde, tant célebré pour ſa gloire & pour ſon bonheur : croirai-je qu'u ſeul de ceux qui les admirent les vou lût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple mais le jeu de toutes les paſſions hu maines offre de ſemblables leçons à qu veut étudier l'Hiſtoire pour ſe con noître, & ſe rendre ſage aux dépens d morts. Le tems approche où la vi d'Antoine aura, pour le jeune homme une inſtruction plus prochaine qu celle d'Auguſte. Émile ne ſe recon noîtra guère dans les étranges obje qui frapperont ſes regards durant c nouvelles études ; mais il ſaura d'avan

arter l'illuſion des paſſions avant
'elles naiſſent, & voyant que, de tous
s tems, elles ont aveuglé les hommes,
ſera prévenu de la maniere dont elles
ourront l'aveugler à ſon tour, ſi ja-
ais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais,
ſont mal appropriées ; peut-être au
ſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſan-
s ; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont
int celles que j'ai voulu tirer de cette
ide. En la commençant je me pro-
ſois un autre objet ; & ſûrement ſi
t objet eſt mal rempli, ce ſera la
ute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-
opre eſt développé, le *moi* relatif
met en jeu ſans ceſſe, & que jamais
jeune homme n'obſerve les autres
s revenir ſur lui-même & ſe compa-
avec eux. Il s'agit donc de ſavoir
uel rang il ſe mettra parmi ſes ſem-
ibles, après les avoir examinés. Je
is, à la maniere dont on fait lire l'Hiſ-

toire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais quant à mon Émile, s'il arrive une ſeule fois, dans ces paralleles, qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout eſt manqué: celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne ſont point les Philoſophes qui connoiſſent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philoſophie, & je ne ſache aucun état où l'on en ait tant. Un ſauvage nous juge plus ſainement que ne

it un Philoſophe. Celui-ci ſent ſes
ces, s'indigne des nôtres, & dit en
i-même: nous ſommes tous méchans;
utre nous regarde ſans s'émouvoir,
dit: vous êtes des foux. Il a raiſon,
r nul ne fait le mal pour le mal. Mon
ve eſt ce ſauvage, avec cette dif-
rence qu'Émile ayant plus réfléchi,
us comparé d'idées, vu nos erreurs
plus près, ſe tient plus en garde
ntre lui-même & ne juge que de ce
r'il connoît.

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent
ntre celles des autres; c'eſt notre in-
rêt qui nous fait haïr les méchans;
ils ne nous faiſoient aucun mal, nous
rions pour eux plus de pitié que de
aine. Le mal que nous font les mé-
hans, nous fait oublier celui qu'ils ſe
nt eux-mêmes. Nous leur pardon-
erions plus aiſément leurs vices, ſi
ous pouvions connoître combien leur
ropre cœur les en punit. Nous ſen-

tons l'offenſe, & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages ſont apparens, la peine eſt intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ces vices, n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi ; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes ? Un grand intérêt

à les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Émile ; plutôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions, dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres ; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent, étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il désire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de

la ſanté *, de la modération, peu de beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſérables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit : il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation ; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte ; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit ; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons

* Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation ; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux ; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Émile en conſiderant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira : je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins ; & s'il falloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſupériorité ; ils la voient,

la ſentent, & n'en ſont pas moin
deſtes. Plus ils ont, plus ils co
ſent tout ce qui leur manque. Il
moins vains de leur élévation ſur
qu'humiliés du ſentiment de leu
ſere, & dans les biens excluſifs
poſſedent, ils ſont trop ſenſés
tirer vanité d'un don qu'ils ne
pas fait. L'homme de bien peu
fier de ſa vertu, parce qu'elle eſt
mais de quoi l'homme d'eſprit
fier? Qu'a fait Racine, pour n'êt
Pradon? qu'a fait Boileau, pou
tre pas Cotin?

Ici c'eſt toute autre choſe e
Reſtons toujours dans l'ordre
mun. Je n'ai ſuppoſé dans mon
ni un génie tranſcendant, ni un
dement bouché. Je l'ai choiſi
les eſprits vulgaires, pour m
ce que peut l'éducation ſur
me. Tous les cas rares ſont h
regle. Quand donc, en conſé

de mes ſoins, Émile préfere ſa maniere d'être, de voir, de ſentir à celle des autres hommes, Émile a raiſon. Mais quand il ſe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureuſement né qu'eux, Émile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut guérir; à ſa naiſſance au moins, on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui ſentir ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres regles; c'eſt le cas

d'expoſer volontairement mon é
à tous les accidens qui peuven
prouver qu'il n'eſt pas plus ſage
nous. L'aventure du Bateleur ſe
répétée en mille manieres ; je
ſerois aux flatteurs prendre tout
avantage avec lui ; ſi des étoi
l'entraînoient dans quelque extr
gance, je lui en laiſſerois cour
danger ; ſi des filoux l'attaqu
au jeu, je le leur livrerois pou
faire leur dupe * ; je le laiſſerois

* Au reſte notre éléve donnera peu dans c
ge, lui que tant d'amuſemens environnent, lui
s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine à quoi ſe
gent. Les deux mobiles avec leſquels on cond
enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêm
biles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pou
parer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez e
leur avidité par des prix, par des récompenſes,
vous les voyez applaudir à dix ans dans un a
blic au Collége, vous voyez comment on le
laiſſer à vingt leur bourſe dans un brelan & leu
dans un mauvais lieu Il y a toujours à pari
le plus ſavant de ſa claſſe deviendra le plus jo
le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſ
dans l'enfance, n'ont point dans la jeuneſſe le

cenſer, plumer, dévaliſer par eux ; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls pièges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſanes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui, ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot ; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui, fera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

---

abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remédier.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui, pour jouer ſottement les ſages, rabaiſſent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent; & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, deſcendez à eux ſans honte, ſans ſcrupule. Songez que votre honneur n'eſt plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ſes fautes pour l'en corriger; chargez-vous de ſa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir ſon armée & ne pouvant la rallier, ſe mit à fuir à la tête de ſes ſoldats, en criant: *ils ne fuient pas, ils ſuivent leur capitaine.* Fut-il deshonoré pour cela? tant s'en faut: en ſacrifiant ainſi ſa gloire, il l'augmen

ta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos ſuffrages & renverſent nos inſenſés préjugés. Si je recevois un ſoufflet en rempliſſant mes fonctions auprès d'Émile, loin de me venger de ce ſoufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme aſſez vil pour ne pas m'en reſpecter davantage.

Ce n'eſt pas que l'éleve doive ſuppoſer dans le maître des lumieres auſſi bornées que les ſiennes, & la même facilité à ſe laiſſer ſéduire. Cette opinion eſt bonne pour un enfant qui, ne ſachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à ſa portée, & ne donne ſa confiance qu'à ceux qui ſavent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Émile, & auſſi ſenſé que lui, n'eſt plus aſſez ſot pour prendre ainſi le change, & il ne ſeroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit

avoir en ſon gouverneur eſt d'une autre eſpece ; elle doit porter ſur l'autorité de la raiſon, ſur la ſupériorité des lumieres, ſur les avantages que le jeune homme eſt en état de connoître, & dont il ſent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il eſt aimé de ſon conducteur ; que ce conducteur eſt un homme ſage, éclairé, qui, voulant ſon bonheur, ſait ce qui peut le lui procurer. Il doit ſavoir que, pour ſon propre intérêt, il lui convient d'écouter ſes avis. Or ſi le maître ſe laiſſoit tromper comme le diſciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il ſuppoſer que le maître le laiſſe, à deſſein, tomber dans des pièges, & tend des embuches à ſa ſimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel ;

tre ſimple & vrai comme lui, l'averir des périls auxquels il s'expoſe, les ui montrer clairement, ſenſiblement, nais ſans exageration, ſans humeur, ans pédanteſque étalage; ſur-tout ſans ui donner vos avis pour des ordres, uſqu'à ce qu'ils le ſoient devenus, & ue ce ton impérieux ſoit abſolument éceſſaire. S'obſtine-t-il, après cela, omme il fera très-ſouvent: alors ne ui dites plus rien; laiſſez-le en liberé, ſuivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement; livrez-vous, amuez-vous autant que lui, s'il eſt poſſible. Si les conſéquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours-là pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaiſance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre! Toutes ſes fautes ſont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au beſoin. Or ce qui fait ici

le plus grand art du maître, c'eſt d'amener les occaſions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eſt tombé, ne les lui reprochez point: vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot: *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera ſûrement à vous, en voyant que vous vous

oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne vous plus écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, (je ſuppoſe,) que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de ſon compte, vous le corrigez en ne paroiſſant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'eſt une excuſe bien mortifiante que de ſe conſoler par leur exemple ; c'eſt concevoir que le plus qu'il peut prétendre, eſt qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes eſt celui des

fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'Histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé ; puis, au moyen de l'apologue,

on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connnus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plûpart des fables ; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au Lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au bien ; il faut qu'il ſe puiſſe dire ; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'inſtruis.

Une des choſes qui rendent ennuyeux le Pantalon de la Comédie Italienne, eſt le ſoin qu'il prend toujours d'interprèter au Parterre des platiſes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur ſoit Pantalon, encore moins un Auteur. Il faut toujours ſe faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout, dit peu de choſes ; car à la fin on ne l'écoute plus. Que ſignifient ces quatre vers que la Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il beſoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-deſſous des objets qu'il peint ? Loin de généraliſer par-là ſa morale, il la particulariſe, il la reſtreint, en quelque ſorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en re-

anchât toutes ces concluſions, par ſquelles il prend la peine d'expliquer qu'il vient de dire auſſi clairement l'agréablement. Si votre éleve n'end la fable qu'à l'aide de l'explica-on, ſoyez ſûr qu'il ne l'entendra pas ême ainſi.

Il importeroit encore de donner à s fables un ordre plus didactique & us conforme au progrès des ſenti-ens & des lumieres du jeune adoleſ-nt. Conçoit-on rien de moins rai-nnable que d'aller ſuivre exactement ordre numérique du livre, ſans égard à beſoin ni à l'occaſion ? D'abord le orbeau, puis la cigale, puis la gre-ouille, puis les deux mulets, &c. 'ai ſur le cœur ces deux mulets, par-e que je me ſouviens d'avoir vû un nfant élevé pour la finance, & qu'on ourdiſſoit de l'emploi qu'il alloit mplir, lire cette fable, l'appren-, la dire, la redire cent & cent

fois, ſans en tirer jamais la m
objection contre le métier au
étoit deſtiné. Non-ſeulement
jamais vû d'enfans faire aucune
cation ſolide des fables qu'ils
noient ; mais je n'ai jamais vû qu
ſonne ſe ſouciât de leur faire fair
application. Le prétexte de cet
de eſt l'inſtruction morale ; mais
ritable objet de la mere & de l'e
n'eſt que d'occuper de lui tout
compagnie, tandis qu'il récite
bles : auſſi les oublie-t-il toutes en
diſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſt
les réciter, mais d'en profiter. E
une fois, il n'appartient qu'aux
mes de s'inſtruire dans les fabl
voici pour Émile le tems de
mencer.

Je montre de loin, (car je n
pas non plus tout dire,) les rou
détournent de la bonne, afin qu'
prenne à les éviter. Je crois qu'

ınt celle que j'ai marquée, votre éleve
hetera la connoiſſance des hommes
de ſoi-même au meilleur marché
'il eſt poſſible, que vous le mettrez
point de contempler les jeux de la
rtune ſans envier le ſort de ſes favoris,
d'être content de lui ſans ſe croire
ıs ſage que les autres. Vous avez
ſſi commencé à le rendre acteur pour
rendre ſpectateur, il faut achever;
r du parterre on voit les objets tels
'ils paroiſſent; mais de la ſcène on les
ıit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le
ut il faut ſe mettre dans le point de
ıe; il faut approcher pour voir les dé-
ls. Mais à quel titre un jeune homme
ıtrera-t-il dans les affaires du monde?
uel droit a-t-il d'être initié dans ces
yſteres ténébreux? Des intrigues de
aiſirs bornent les intérêts de ſon âge;
ne diſpoſe encore que de lui-même,
eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien.
homme eſt la plus vile des marchan-

diſes ; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien ? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifferens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions

du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Émile ; car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain : mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes ; il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les évenemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien ; mais que leur ſerviroient ces précautions, ſi, juſqu'à l'âge preſcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & ſeroient tout auſſi neufs

il eſt permis d'être bienfaiſant, à
âge on peut protéger, ſous la
tion d'un homme ſage, les m
reux qui n'ont beſoin que d'ap

Les nourrices, les meres s'atta
aux enfans par les ſoins qu'elle
rendent; l'exercice des vertus ſ
porte au fond des cœurs l'amo
l'Humanité; c'eſt en faiſant l
qu'on devient bon, je ne connois
de pratique plus ſûre. Occupez
éleve à toutes les bonnes actio
ſont à ſa portée; que l'intérêt
digens ſoit toujours le ſien; qu'il
aſſiſte pas ſeulement de ſa bourſe
de ſes ſoins; qu'il les ſerve, q
protége, qu'il leur conſacre ſa p

d'affaires, il ne remplira de ſa vie
ſi noble emploi. Combien d'oppri-
s, qu'on n'eût jamais écoutés, ob-
dront juſtice, quand il la deman-
a pour eux avec cette intrépide
neté que donne l'exercice de la
tu; quand il forcera les portes des
nds & des riches; quand il ira,
le faut, juſqu'aux pieds du Trône
e entendre la voix des infortunés,
ui tous les abords ſont fermés par
r miſere, & que la crainte d'être
is des maux qu'on leur fait, empê-
: même d'oſer s'en plaindre!

Mais ferons-nous d'Émile un che-
ier errant, un redreſſeur des torts,
Paladin? Ira-t-il s'ingérer dans les
ires publiques, faire le ſage & le
enſeur des loix chez les Grands,
z les Magiſtrats, chez le Prince,
e le ſolliciteur chez les Juges &
vocat dans les tribunaux? Je ne
; rien de tout cela. Les noms badins

& ridicules ne changent rien à la nature des choſes. Il fera tout ce qu'il ſait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il ſait que rien n'eſt utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à ſon âge. Il ſait que ſon premier devoir eſt envers lui-même, que les jeunes gens doivent ſe défier d'eux, être circonſpects dans leur conduite, reſpectueux devant les gens plus âgés, retenus & diſcrets à parler ſans ſujet, modeſtes dans les choſes indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre intérêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Émile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-ſeulement entre les hom-

mes *, pas même entre les animaux.

* Mais ſi on lui cherche querelle à lui-même, comment ſe conduira-t-il ? je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais aſſez pour en avoir. Mais enfin, pourſuivra-t-on, qui eſt ce qui eſt à l'abri d'un ſoufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui, pour avoir le plaiſir de tuer ſon homme, commence par le deshonorer ? C'eſt autre choſe ; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie ſoit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus ſe préſerver d'un pareil accident que de la chûte d'une tuile. Un ſoufflet & un démenti reçus & endurés ont des effets civils, que nulle ſageſſe ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offenſé. L'inſuffiſance des Loix lui rend donc en cela ſon indépendance ; il eſt alors ſeul Magiſtrat, ſeul Juge entre l'offenſeur & lui ; il eſt ſeul interprete & Miniſtre de la Loi Naturelle, il ſe doit juſtice & peut ſeul ſe la rendre, & il n'y a ſur la terre nul gouvernement aſſez inſenſé pour le punir de ſe l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'eſt une extravagance ; je dis qu'il ſe doit juſtice & qu'il en eſt le ſeul diſpenſateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, ſi j'étois Souverain, je réponds qu'il n'y auroit jamais ni ſoufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort ſimple dont les Tribunaux ne ſe mêleroient point. Quoi qu'il en ſoit, Emile fait en pareil cas la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la ſûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'inſulte : mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne ſe vante long-tems de l'avoir inſulté.

Il n'excita jamais deux chiens à ſe battre; jamais il ne fit pourſuivre un chat par un chien. Cet eſprit de paix eſt un effet de ſon éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ſes plaiſirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il ſouffre quand il voit ſouffrir; c'eſt un ſentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & ſe complaît à voir tourmenter un être ſenſible, c'eſt quand un retour de vanité le fait ſe regarder comme exempt des mêmes peines par ſa ſageſſe ou par ſa ſupériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'eſprit, ne ſauroit tomber dans le vice qui en eſt l'ouvrage. Émile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'eſt un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas ſuppoſé, qu'en voyant des malheureux, il

n'auroit pour eux que cette pitié ſtérile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaiſance active lui donne bien-tôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il voit régner la diſcorde entre ſes camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du ſujet de leurs peines : s'il voit deux hommes ſe haïr, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les miſérables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifferens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable à ſon âge ? De régler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'em-

ployer ſon zéle à les augmenter.

Je ne me laſſe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enſeigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler ſans ſujet de rien dire ; de croire leur faire ſentir, ſur les bancs d'un Collége, l'énergie du langage des paſſions, & toute la force de l'art de perſuader, ſans interêt de rien perſuader à perſonne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne ſemblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en ſent pas l'uſage pour ſon profit. Qu'importe à un écolier de ſavoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ſes ſoldats à paſſer les Alpes ? Si, au lieu de ces magnifiques harangues, vous lui diſiez comment il doit s'y prendre pou porter ſon Préfet à lui donner congé, ſoyez ſûr qu'il ſeroit plus attentif à vos règles.

Si je voulois enſeigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les paſſions fuſſent déjà développées, je lui préſenterois ſans ceſſe des objets propres à flatter ces paſſions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour es engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon Émile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'Art oratoire. Borné preſque au néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en géneral il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & ſeulement pour être entendu. Il eſt peu ſentencieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliſer ſes idées; il a peu d'images, parce qu'il eſt rarement paſſionné.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il ſoit tou à-fait flegmatique & froid. Ni ſo âge, ni ſes mœurs, ni ſes goûts ne l permettent. Dans le feu de l'adoleſ cence, les eſprits vivifians retenus 8 cohobés dans ſon ſang portent à ſo jeune cœur une chaleur qui brille dan ſes regards, qu'on ſent dans ſes diſ cours, qu'on voit dans ſes action Son langage a pris de l'accent & quel quefois de la véhémence. Le nobl ſentiment qui l'inſpire lui donne de l force & de l'élévation ; pénétré d tendre amour de l'Humanité, il tran met, en parlant, les mouvemens de ſo ame ; ſa génereuſe franchiſe a je n ſais quoi de plus enchanteur que l'ar tificieuſe éloquence des autres, o plutôt lui ſeul eſt véritablement élo quent, puiſqu'il n'a qu'à montrer c qu'il ſent pour le communiquer à ceu qui l'écoutent.

Plus j'y penſe, plus je trouve qu'e

ant ainſi la
ant de nos
les réflexi
i de conn
e cultiver
ne, &
i peut
querra de
nte
et
eſt pas
rét à ſes
bonne
&

leur ſeul intérêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient auſſi-tôt le bouleverſement de tout l'Univers.

Étendons l'amour-propre ſur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait ſa racine. Moins l'objet de nos ſoins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illuſion de l'intérêt particulier eſt à craindre; plus on généraliſe cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'eſt autre choſe que l'amour de la juſtice. Voulons-nous donc qu'Émile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoiſſe? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ſes ſoins ſeront conſacrés au bonheur d'autrui, plus ils ſeront éclairés & ſages, & moins il ſe trompera ſur ce

qui eſt bien ou mal : mais ne ſouffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement ſur des acceptions de perſonnes ou ſur d'injuſtes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour ſervir l'autre ? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'eſt-là le premier intérêt du ſage, après l'intérêt privé ; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une

très-grande cruauté envers les hc
mes que la pitié pour les méch
Au reſte il faut ſe ſouvenir que t
ces moyens par leſquels je jette
mon éleve hors de lui-même, ont
pendant toujours un rapport dire
lui ; puiſque non-ſeulement il en
ſulte une jouiſſance intérieure, r
qu'en le rendant bienfaiſant au pr
des autres, je travaille à ſa prc
inſtruction.

J'ai d'abord donné les moyens
maintenant j'en montre l'effet. Qu
grandes vues je vois s'arranger pe
peu dans ſa tête ! Quels ſentimens
blimes étouffent dans ſon cœur le
me des petites paſſions ! Quelle net
de judiciaire ! Quelle juſteſſe de rai
je vois ſe former en lui de ſes penc
cultivés, de l'expérience qui conc
tre les vœux d'une ame grande d
l'étroite borne des poſſibles, &
qu'un homme ſupérieur aux autres

ouvant les élever à ſa meſure, ſait abbaiſſer à la leur ! Les vrais principes du juſte, les vrais modèles du eau, tous les rapports moraux des tres, toutes les idées de l'ordre ſe ravent dans ſon entendement ; il voit a place de chaque choſe & la cauſe ui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire e bien & ce qui l'empêche. Sans avoir prouvé les paſſions humaines, il conoît leurs illuſions & leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choſes, mais ſans m'en impoſer ſur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voient dans le pays des chimeres ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes à mon eſprit ; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les fois qu'il me

force à m'écarter d'elles, inſtruit pa
l'expérience, je me tiens déjà pour d
qu'ils ne m'imiteront pas ; je ſais que
s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'i
voient, ils prendront le jeune homm
que je figure pour un être imaginai
& fantaſtique, parce qu'il differe d
ceux auxquels ils le comparent ; ſa
ſonger qu'il faut bien qu'il en differe
puiſqu'élevé tout différemment, affec
té de ſentimens tout contraires, inſtru
tout autrement qu'eux, il ſeroit beau
coup plus ſurprenant qu'il leur reſſem
blât que d'être tel que je le ſuppoſ
Ce n'eſt pas l'homme de l'homme
c'eſt l'homme de la Nature. Aſſuré
ment il doit être fort étranger à leu
yeux.

En commençant cet ouvrage, je n
ſuppoſois rien que tout le monde n
pût obſerver ainſi que moi, parc
qu'il eſt un point, ſavoir la naiſſanc
de l'homme, duquel nous partons tou

alement ; mais plus nous avançons, oi pour cultiver la Nature, & vous our la dépraver, plus nous nous éloi- ions les uns des autres. Mon éleve à x ans differoit peu des vôtres que vous 'aviez pas eu le tems de défigurer ; aintenant ils n'ont plus rien de ſem- lable, & l'âge de l'homme fait dont approche, doit le montrer ſous une orme abſolument differente, ſi je n'ai as perdu tous mes ſoins. La quantité 'acquis eſt peut-être aſſez égale de art & d'autre ; mais les choſes acqui- es ne ſe reſſemblent point. Vous êtes tonnés de trouver à l'un des ſenti- nens ſublimes dont les autres n'ont pas e moindre germe ; mais conſiderez uſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philo- ophes & Théologiens, avant qu'Émi- e ſache ce que c'eſt que Philoſophie, & u'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de e que vous ſuppoſez n'exiſte ; les jeu-

nes gens ne ſont point faits ainſi ; i' ont telle ou telle paſſion ; ils font cec ou cela : c'eſt comme ſi l'on nioit qu jamais poirier fût un grand arbre, par- ce qu'on n'en voit que de nains dan nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cen- ſure de conſiderer que ce qu'ils diſent là, je le ſais tout auſſi bien qu'eux ; que j'y ai probablement réfléchi plus long- tems, & que n'ayant nul intérêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de cher- cher en quoi je me trompe : qu'ils exa- minent bien la conſtitution de l'hom- me, qu'ils ſuivent les premiers déve- loppemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut differer d'un autre par la force de l'éducation ; qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné : je n'aurai rien à répondre.

Ce

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vû. Il eſt vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un ſeul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie paſſée à les obſerver, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre ; & je n'ai regardé comme appartenant inconteſtablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, ſi ſuivant cette méthode vous

ſuivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il eſt poſſible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon éleve ou des vôtres, penſez-vous qu'il reſſemblera le plus ? Voilà, ce me ſemble, la queſtion qu'il faut réſoudre, pour ſavoir ſi je me ſuis égaré.

L'homme ne commence pas aiſément à penſer ; mais ſi-tôt qu'il commence, il ne ceſſe plus. Quiconque a penſé penſera toujours ; & l'entendement, une fois exercé à la réflexion, ne peut plus reſter en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'eſprit humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſiderez premierement que,

lant former l'homme de la Nature,
e s'agit pas pour cela d'en faire un
rage, & de le reléguer au fond des
s; mais qu'enfermé dans le tourbil-
ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe en-
ner ni par les paſſions, ni par les
nions des hommes, qu'il voye par
yeux, qu'il ſente par ſon cœur,
ucune autorité ne le gouverne hors
e de ſa propre raiſon. Dans cette
ition, il eſt clair que la multitude
bjets qui le frappe, les fréquens
imens dont il eſt affecté, les divers
yens de pourvoir à ſes beſoins réels,
vent lui donner beaucoup d'idées
il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût
uiſes plus lentement. Le progrès
urel à l'eſprit eſt accéleré, mais non
verſé. Le même homme qui doit
er ſtupide dans les forêts, doit de-
ir raiſonnable & ſenſé dans les vil-
, quand il y ſera ſimple ſpectateur.
n n'eſt plus propre à rendre ſage

que les folies qu'on voit ſans les pa
ger ; & celui même qui les pai
s'inſtruit encore , pourvu qu'il
ſoit pas la dupe , & qu'il n'y porte
l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que , bornés
nos facultés aux choſes ſenſibles , 1
n'offrons preſque aucune priſe aux
tions abſtraites de la philoſophi
aux idées purement intellectue
Pour y atteindre il faut , ou nous
gager du corps , auquel nous ſon
ſi fortement attachés , ou faire d'o
en objet un progrès graduel & l
ou enfin franchir rapidement & p
que d'un ſaut l'intervalle , par un
de géant dont l'enfance n'eſt pas
pable , & pour lequel il faut , m
aux hommes , bien des échelons
exprès pour eux. La premiere
abſtraite eſt le premier de ces échel
mais j'ai bien de la peine à voir c
ment on s'aviſe de le conſtruire.

L'Etre incompréhenſible qui em-
›raſſe tout, qui donne le mouvement
.u Monde, & forme tout le ſyſtême
les êtres, n'eſt ni viſible à nos yeux,
ii palpable à nos mains; il échappe à
ous nos ſens. L'ouvrage ſe montre;
nais l'ouvrier ſe cache. Ce n'eſt pas
ine petite affaire de connoître enfin
u'il exiſte, & quand nous ſommes
arvenus là, quand nous nous deman-
ons, quel eſt-il, où eſt-il? notre eſprit
: confond, s'égare, & nous ne ſavons
lus que penſer.

Locke veut qu'on commence par
étude des eſprits, & qu'on paſſe en-
iite à celle des corps: cette méthode
t celle de la ſuperſtition, des préju-
és, de l'erreur; ce n'eſt point celle
: la raiſon, ni même de la Nature
.en ordonnée; c'eſt ſe boucher les
:ux pour apprendre à voir. Il faut
'oir long-tems étudié les corps pour
faire une véritable notion des eſprits

& ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'
contraire ne ſert qu'à établir le
rialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premi
trumens de nos connoiſſances, le
corporels & ſenſibles ſont les ſeul
nous avons immédiatement l'id
mot *eſprit*, n'a aucun ſens po
conque n'a pas philoſophé. Un
n'eſt qu'un corps pour le peuple
les enfans. N'imaginent-ils pas
prits qui crient, qui parlent, q
tent, qui font du bruit ? or on m'
ra que des eſprits qui ont des
des langues reſſemblent beau
des corps. Voilà pourquoi t
peuples du Monde, ſans excep
Juifs, ſe ſont fait des Dieux
rels. Nous-mêmes, avec nos
d'Eſprit, de Trinité, de Per
ſommes pour la plupart de vr
thropomorphites. J'avoue qu'
apprend à dire que Dieu eſt pa

mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphère, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-même que *ſouffle & vent.* Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vû de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas

été moins lente à ſe former en e
que celle de l'eſprit, puiſque ce
premiere idée eſt une abſtraction el
même. Ils ont ainſi rempli l'Univ
de Dieux ſenſibles. Les aſtres,
vents, les montagnes, les fleuves,
arbres, les villes, les maiſons mêm
tout avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa
Les marmouſets de Laban, les ma
tous des Sauvages, les fétiches des N
gres, tous les ouvrages de la Nat
& des hommes ont été les premie
Divinités des mortels : le polythéiſ
a été leur premiere religion, & l'idc
trie leur premier culte. Ils n'ont
reconnoître un ſeul Dieu que quar
généraliſant de plus en plus leurs idé
ils ont été en état de remonter à
premiere cauſe, de réunir le ſyſtê
total des êtres ſous une ſeule idée,
de donner un ſens au mot *ſubſtance*,
quel eſt au fond la plus grande des al
tractions. Tout enfant qui croit

Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins Anthropomorphite ; & quand une fois l'imagination a vû Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que, pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou, ſi l'on veut, le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités, perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient ;

que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auſquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſiderez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature divine ; entre l'idée incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu ſur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiſſance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à ſi peu d'hommes de voir auſſi confuſes & auſſi obſcures qu'elles le ſont, & qui n'ont rien d'obſcur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment ſe préſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à-dire, dans toute leur obſcurité,

à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres opérations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'eſt en vain que les abîmes de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en ſait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-de-là qu'au de-çà des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir, mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux

la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoît Achille & ne connoît pas Jupiter. Un payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon éleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne : car s'il l'apprend plûtôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois à peindre la ſtupidité ſâ-

cheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des myſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des myſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé. Ce dogme mal entendu est le principe de la sanguinaire intolérance, & la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel : mais si pour l'obtenir il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de sansonnets & de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le Philosophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi vo-

lontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre, s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jacques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom *.

* *Plutarque, Traité de l'Amour; trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe; mais les clameurs du Peuple d'Athènes forcerent Euripide à changer ce commencement.

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera

ıs pour cela privé de ſa préſence dans
ıutre vie ſi ſon aveuglement n'a pas
é volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt
ıs toujours. Vous en convenez pour
s inſenſés qu'une maladie prive de
urs facultés ſpirituelles, mais non de
ur qualité d'homme, ni par conſé-
ıent du droit aux bienfaits de leur
réateur. Pourquoi donc n'en pas con-
:nir auſſi pour ceux qui, ſequeſtrés
: toute ſociété dès leur enfance, au-
ıient mené une vie abſolument ſau-
ıge, privés des lumieres qu'on n'ac-
ıiert que dans le commerce des hom-
es * ? Car il eſt d'une impoſſibilité
:montrée qu'un pareil Sauvage pût
mais élever ſes réflexions juſqu'à la
ınnoiſſance du vrai Dieu. La raiſon
ous dit que l'homme n'eſt puniſſable
ıe par les fautes de ſa volonté, &

* Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la
teur de ſes progrès, *Voyez la premiere partie du
cours ſur l'inégalité.*

qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la verité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit

des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que, content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & ſi-tôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui impoſoit ſilence comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour-propre aſpiroit au moment de connoître ce myſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu

par-tout ; & ce que je craindrois de cet air de myſtere indiſcrettement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'alterât ſa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de ſemblable pour mon Émile, qui, refuſant conſtamment ſon attention à tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, écoute avec la plus profonde indifference les choſes qu'il n'entend pas. Il y en a tant ſur leſquelles il eſt habitué à dire : cela n'eſt pas de mon reſſort, qu'une de plus ne l'embarraſſe guere ; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes queſtions, ce n'eſt pas pour les avoir entendu propoſer, mais c'eſt quand le progrès de ſes lumieres porte ſes recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'eſprit humain cultivé s'approche de ces myſteres, & je conviendrai volontiers

qu'il n'y parvient naturellement au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéléré, ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit veritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de moderer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici!

portés ; ils ſont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais tranſcrire : c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour regle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

TABLE
DES MATIERES,
POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

I. Désigne le Tome premier.
II. le Tome second.
n. les notes.

Abbé de St. Pierre; comment établissoit ses enfans. T. II. *p.* 129
Comment appelloit les hommes. I. 111
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 155
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 133
Ce que le François met à la place. *Ibid.*
Les enfans en ont peu. I. 412
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. I. 37
Comment le Poëte lui ôte le mérite de la valeur. I. 64
Activité, surabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I 113
Adolescence, signes des approches de cet âge. I. 173
Peut être accélérée ou retardée par l'éducation. II. 198

Affaires, comment un jeune homme les apprendre. II.
Ceux qui ne traitent que les leurs pres, s'y paſſionnent trop. I
Affectation d'un parler modeſte, ma avec les enfans. II.
Affronts déshonorans, à qui en appa la vengeance. II. 3
Age de force. I
Son emploi. I
Age prodigieux. I.
Ajax, eût craint Achille & défie Ju II.
Alexandre, croyoit à la vertu. I.
Aliments ſolides, nourriſſent mieux qu liquides. I.
Alithens des premiers hommes. I.
Amateurs & Amatrices, comment ſe Paris leurs ouvrages. II.
Exceptions.
Amour, exige des connoiſſances. II
A de meilleurs yeux que nous.
Fixe & rend excluſif le penchant d Nature.
Paſſions qu'il entraîne à ſa ſuite. II.
Amour de ſoi, principe de toutes nos ſions. II.
Toujours bon & conforme à l'ordr II.
Quelles ſortes de paſſions en naiſſe II.

Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. II. 181
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. *Ibid*
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 186
Comment ſe transforme en vertu. II. 330
Analyſe II. 24
Analogie grammaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I. 126
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 379
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel I. 450 *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le clavecin. I. 407
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 94
Dorment plus l'hiver que l'été. I. 338
Antoine (*Marc*), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 294
Antrhopomorphites. II. 342, 345
Appétit des enfans. I. 429
Apprentiſſages, comment Emile en fait deux à la fois. II. 143
Araignées, quels enfans en ont peur. I. 97
Arme-à-feu. I. 99
Art de gouverner ſans préceptes. I. 301
Art d'obſerver les enfans. II. 134
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 83

Arts, Emile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſe. *Ibid.*
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 91
Arts ſauvages & *Arts civils*, diſtinction des uns & des autres. II. 81
Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 120
Artiſans des villes, ſottement ingénieux. II 93
Aſtianax. I. 99
Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 180
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*. II. 258
Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II. 210
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 44 *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 292
Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 165
Si celle du maître doit ſe conſerver aux dépens des mœurs. II. 255

Banians. I. 430 *n.*
Bâton, à moitié plongé dans l'eau. II. 154
Berceau. I. 86 *n.*
Bibliotheque d'Emile. II. 77

Bienfaiteurs intereſſés, plus communs que les obligés ingrats. II. 159
Biens & maux, de la vie humaine examinés. I. 152 & *ſuiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi conſiſte. II. 51
Si la meſure du bonheur eſt égale dans tous les états. II. 227
Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences. II. 241
Bons-mots, ſecret pour en trouver. I. 249
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. I. 111
Bouchers, en quel pays ne ſont pas reçus en témoignage. I. 431
Bouillie, nourriture peu ſaine. I. 122
Boule roulée entre deux doigts croiſés. II. 152, 164
Bouſſole, comment nous l'inventons. II. 42
Bruit d'une arme-à-feu. I. 99
Buffon, (*M. de*) cité. I. 22, 87 *n.* 355 *n.*

CADRES *dorés*, à quoi bons. I. 397
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 82
Canard de la foire. II. 32
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 304
N'eſt point l'ouvrage de la Nature. I. 307

Caprice, exemples de la maniere d'en guérir un enfant. I. 308, 314
Cartes géographiques. II. 25, 26
Caton le Cenſeur, éleva ſon fils dès le berceau. I. 44 *n.*
Cerf-volant. I. 465
Chardin, cité. I. 331
Charité, maniere inepte dont on croit l'inſpirer aux enfans. I. 240
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 331
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 198, 131
Cheval, réflexion ſur cet exercice. I. 347
Chimeres, ornent les objets réels. I. 447
Ciceron, cité. I. 18
Citoyenne. I. 12
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils ſont forcés d'être fripons. II. 114
Climat. I. 56
Climats temperés, leurs avantages. *Ibid*
Coëffures des enfans. I. 331
Colléges. I. 14, 131
Colere. I. 215
Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 180
Concurrence, quand doit ceſſer d'être un inſtrument de l'éducation. II. 75
Confidentes, ſont ordinairement des nour-

rices dans les drames anciens. I. 75
onnoiſſances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II 7
Bien vues par leurs rapports, préſervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. I. 108
onſolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 311
ontradictions de l'ordre ſocial, quelle eſt leur ſource. II. 268
onventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. I. 231
orps débile affoiblit l'ame. I. 62 II. 253
orps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 330
oſmographie, ſa premiere leçon. II. 20
urage, en quels lieux il faut le chercher. I. 66
urſe. I. 381
Inſtruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 387
uvens. I. 131
is des enfans. I. 103
uſine Françoiſe. I. 424
ture, un de ſes grands préceptes eſt de tout retarder. II. 252
rioſité, ſa premiere ſource. II. 11
Comment ſe fait ſon développement. *Ib.*
Quelle ſeroit celle d'un Philoſophe relegué dans une iſle déſerte, *Ibid.*

Curioſité, raiſon pourquoi le Philoſophe en a tant, & le Sauvage ſi peu. II. 156
Cyclopes. I. 431
Czar Pierre. II. 141

DANSE. I. 376, 377
Déclamer. I. 416
Définitions, comment pourroient être bonnes. I. 258 *n.*
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 121 *& ſuiv.*
Dépendance des choſes & dépendance des hommes. I. 172
La premiere ne nuit point à la liberté. *Ibid.*
Déſordre moral, par où commence. I. 33
Deſſein, réflexions ſur cet art. I. 393
Dette ſociale, comment ſe paye. II. 118
Devoir, impoſé mal-à-propos aux enfans. I. 192
Effet de cette indiſcrétion. I 193
Ce qu'on doit mettre à la place. I. 194
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 189
Dieux du paganiſme, comment furent imaginés. II. 343.
Diſtances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger. I. 102
Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur en donner de fauſſes idées. II. 354

Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 54
Domination, tient à l'opinion comme tout le reſte. I. 166
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître. I. 144, 179
Comment perd ſon amertume au goût des enfans. I. 343

Eau, dans quel état l'enfant la doit boire I. 335
Education, ſes diverſes eſpeces. I. 5, 13
Oppoſition entre elles. I. 9
Choix. I. 7, 16
But. I. 7
Sens de ce mot chez les Anciens. I. 19
Commence à la naiſſance. I. 93
Ne ſe partage pas. I. 55
Nouvelles difficultés. I. 47
Quelle en doit être le véritable inſtrument. I. 197
Importance de la retarder. I. 202
Difficulté. I. 207
Doit être d'abord purement négative. I. 203
Progrès de ſes différences. II. 335
Education exclusive, préfere les inſtructions coûteuſes. I. 347
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 58.
Maintient l'enfant dans la ſeule dépendance des choſes. I. 173

Education vulgaire, diſpenſe les enfans d'apprendre à penſer. I. 297
Quel eſprit elle leur donne. I. 229

Egalité civile & naturelle, leur différence. II. 267

Egalité conventionnelle, rend néceſſaires le droit poſitif & les loix. II. 96
A fait inventer la monnoie. II. 67

Eleve imaginaire que l'Auteur ſe donne. I. 51

Eleve ne doit point s'enviſager comme devant être un jour ſéparé de ſon gouverneur. I. 59
Inconvénient qu'il paſſe ſucceſſivement par diverſes mains. I. 75
Avantage qu'il n'apprît rien du tout juſqu'à douze ans. I. 204
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raiſonnement. I. 294
Ne doit recevoir de leçons que de l'expérience. I. 298
Doit toujours croire faire ſa volonté en faiſant la vôtre. I. 303
Le mal de ſon inſtruction eſt moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. II. 18
Comment je m'y prends, pour que le mien ne ſoit pas auſſi fainéant qu'un Sauvage. II. 147
Utilité de ſes travaux dans les arts. II. 93
En parcourant les atteliers, doit mettre

lui-même la main à l'œuvre. II. 83
leve, choix de ſon métier, s'il a du goût pour les ſciences ſpéculatives. II. 141
En ceſſant d'être enfant, doit ſentir la ſupériorité du maître. II. 307
Différence du vôtre & du mien. II. 335
leves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. I. 347
loquence, maniere inepte de l'enſeigner aux jeunes gens. II. 326
Vrai moyen. II. 327
mile, pourquoi paroît d'abord peu ſur la ſcène. I. 52
Riche, & pourquoi. I. 58
A dû la naiſſance, & pourquoi. *Ibid*
Orphelin, en quel ſens. *Ibid*
Premiere choſe qu'il doit apprendre. I. 144
N'aura ni maillot, I. 86
Ni charriots, ni bourlets, ni liſieres. I. 146
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne. I. 81, 210
Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 223
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 375
Comment apprend à lire. I. 491
A deſſiner. I. 392
A nager. I. 348
Boira ſans eau froide ayant chaud; précaution. I. 334

Emile, avis que je lui donne ſur les ſurpriſes nocturnes. I. 370
Penſif & non queſtionneur dans ſa curioſité. II. 18
Son aventure à la foire. II. 32
Sa premiere leçon de coſmographie. II. 20
De ſtatique. II. 45
De phyſique ſyſtématique. II. 49
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. II. 56
Queſtion qui, de ma part, ſuit infailliblement toutes les ſiennes. *Ibid*
Comment je lui fais ſentir l'utilité de ſavoir s'orienter. II. 62
Quel livre compoſera longtems ſeul ſa bibliotheque. II. 77
Emule de lui-même. II. 78
S'intereſſe à des queſtions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre; exemple. II. 100
Pourquoi peu fêté des femmes dans ſon enfance, & avantage de cela. II. 106 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 122
Choix de ſon métier. II. 140
Fait à la fois deux apprentiſſages. II. 143
Comment je loue ſon ouvrage, quand il eſt bien fait. II. 145
Queſtion qu'il me fait, quand il juge que je ſuis riche, & ma réponſe. II. 148

Emile, eſt un Sauvage fait pour habiter les villes. II. 157
Ne répond point étourdiment à mes queſtions. II. 159
Sait l'*à quoi bon* ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* ſur tout ce qu'il croit. II. 166
Etat de ſes progrès à douze ans. I. 452
A quinze. 166
N'eſt pas faux comme les autres enfans. II. 215
Saura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. *Ibid*
Quand il commence à ſe comparer à ſes ſemblables. II. 265
Quelles paſſions domineront dans ſon caractere. *Ibid*
Impreſſion que feront ſur lui les leçons de l'Hiſtoire. II. 289
Ne ſe transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 296
Jugera trop bien les autres pour envier leur ſort. II. 298
Pourra s'enorgueillir de ſa ſupériorité. II. 301
Remede à cela. II. 303
Comment s'inſtruira dans les affaires.. II. 320
Aime la paix.. II. 324
Son parler n'eſt ni véhément. II. 327
Ni froid. II. 328
Etendue de ſes idées, & élevation de ſes ſentimens. II 332
Ne s'inquiette point des idées qui paſſent ſa portée. II. 356

Emile, à quelle ſecte doit être aggrégé. II. 358
Encre, comment elle ſe fait. II. 68
Utilité de ſavoir cela. II. 73
Enfance, premier état. I. 105
Deuxiéme état. I. 141
Troiſiéme état. II. 2
Court tableau de ſa dépravation. I. 42
Seul moyen de l'en garantir. I. 43
Ses premiers développemens ſe font preſque tous à la fois. I. 139
Doit être aimée & favoriſée. I. 149
Son état par rapport à l'homme. II. 13 & *ſuiv.*
Ne peut guere abuſer de la liberté. I. 186
A des manieres de penſer qui lui ſont propres. I. 191
Doit meurir dans les enfans. I. 206
Il y a des hommes qui n'y paſſent point. I. 248
Ne point ſe preſſer de la juger. I. 254
Semblable dans les deux ſexes. II. 172
Enfans, comment traités à leur naiſſance. I. 22, 86, 183
Supportent des changemens que ne ſupporteroient pas les hommes. I. 39
Doivent être nourris à la campagne. I. 81
Leurs premieres ſenſations purement affectives. I. 95
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. I. 96
Ont rarement peur du tonnerre. I. 100

Enfans, comment apprennent à juger des distances. I. 102.
Ont les muscles de la face très-mobiles. I. 105
Pourquoi sont si volontiers du dégât. I. 112
Comment deviennent imperieux. I. 114
Maximes de conduite avec eux. I. 115
En grandissant deviennent moins remuans. *I id*
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 118
Sont presque tous sevrés de trop bonne heure. I. 121
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 126
On s'empresse trop de les faire parler. I. 127, 137 *& suiv.*
Et de corriger leurs fautes de la langue. I. 127
Apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colléges. II. 130
Pourquoi ceux des Payſans articulent mieux que les nôtres. II. 129
Donnent souvent aux mots d'autres sens que nous. II. 138
Ne point montrer un air allarmé quand ils se blessent. II. 143
Avantages pour eux d'être petits & foibles. II. 144
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit. I. 178

Enfans, en les gâtant, on les rend miſérables. I. 179 & *ſuiv.*
Régles pour accorder ou refuſer leurs demandes. I. 186. *n.*
On les conduit par les paſſions qu'on leur donne. I. 196
D'où vient leur pétulance. I. 198
Abus des longs diſcours qu'on leur tient. I. 212
Ne ſont point naturellement portés à mentir. I. 233 & *ſuiv.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. I. 249
Leur apparente facilité d'apprendre, cauſe leur perte. I. 256
On ne leur apprend que des mots. I. 260
N'ont point une véritable mémoire. I. 257
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 274
Quelle eſt leur Géographie. I. 264
Si l'Hiſtoire eſt à leur portée. I. 265
Comment ſe perd leur jugement. I. 272
De leurs vétemens. I. 326
Et de leur coëffure. I. 331
Généralement trop vétus. I. 332
Sur-tout dans les villes. I. 86 *n.*
En quel mois il en meurt le plus. I. 333
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 336
Ont beſoin d'un long ſommeil. I. 337
Moyen de les faire dormir. I. 340
Et ſe réveiller d'eux-mêmes. I. 341
Comment ſupportent gaiment la douleur. I. 343

Enfans, peuvent être exercés aux jeux d'adreſſe. I. 403
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I. 423
Difficulté de les obſerver. I. 465
On ne ſait point ſe mettre à leur place. II. 24
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 54
Ne les payer que de raiſons qu'ils puiſſent entendre. II. 58
Font peu d'attention aux leçons en diſcours. II. 60
Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 106 *n.*
Un appareil de machines & d'inſtrumens les effraye ou les diſtrait. II. 144
Ne s'intéreſſent qu'aux choſes purement phyſiques. II. 152
Sont naturellement portés à la bienveuillance. II. 180
Mais leurs premiers attachemens ne ſont qu'habitude. II. 201
Leur curioſité ſur certaines matieres. II. 189
Comment doit être éludée. II. 191 *& ſuiv.*
Apprennent à jouer le ſentiment. II. 214
Inconvénient de cela. *Ibid*
Tout eſt infini pour eux. II. 245
Enfant, augmente de prix en avançant en âge. I. 40
Doit ſavoir être malade. I. 68

Enfant, ſuppoſé homme à ſa naiſſance. I. 90
Pourquoi tend la main avec effort pour ſaiſir un objet éloigné. I. 102, 110
A quelle dépendance doit être aſſujetti. I. 173
Ne doit point être contraint dans ſes mouvemens I. 174
Ne doit rien obtenir par des pleurs. I. 175
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 119
De la premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête naiſſent l'erreur & le vice. I. 187
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I. 150
Gouverne le maître dans les éducations ſoignées. I. 301
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 305
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 432
Moyen de le rendre curieux. II. 13
Ne peut être ému par le ſentiment. II. 16
Ne s'intereſſe à rien dont il ne voye l'utilité II. 74
Situation où tous les beſoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à ſon eſprit. II. 77
Comment il faut lui montrer les relations ſociales. II. 83
Sa premiere étude eſt une ſorte de phy-

ſique experimentale. II. 322
Enfant, ne doit rien faire ſur ſa parole. II. 353
Enfant qui ſe croit brûlé par la glace. II. 151
Enfant diſcole, maniere de le contenir. II. 228
Enfant-fait. I. 447
Sa peinture. I. 449 & *ſuiv.*
Ennui, d'où vient. II. 243
Entendement humain, ſon premier terme & ſes progrès. I. 90
Envie, eſt amere & pourquoi. II. 211
Epictete, ſa prévoyance ne lui ſert de rien. II. 227
Erreur, le ſeul moyen de l'éviter, eſt l'ignorance. II. 156
Erreurs de nos ſens, ſont des erreurs de nos jugemens; exemple. II. 151
Eſprit, chaque *Eſprit* a ſa forme ſelon laquelle il doit être gouverné. I. 205
Ses caracteres. II. 150
Eſprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhalé moderément, puis retenu. I. 251
Eſprit, de votre éleve & du mien. I. 299
Eſprit vulgaire, à quoi ſe reconnoît dans l'enfance. I. 252
Sens du mot *eſprit*, pour le peuple & pour les enfans. II. 342
Sens primitif. II. 343
Etat de Nature, en en ſortant, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi. II. 112

Etat de Nature, quelle occupation no
rapproche le plus. II
Etat de Nature, état civil : ce qu'il fa
pour en réunir les avantages. I
Etudes, s'il y en a où il ne faille q
yeux. I
S'il y en a qui conviennent aux e
I
Etudes ſpéculatives, trop cultivées a
pens de l'art d'agir. II
Etudier par cœur, habitue à mal pron

Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II
Excès d'indulgence ou de rigueur à

Exercice du corps, s'il nuit aux opér
de l'eſprit. I
Explications en diſcours, font peu d'in
ſion ſur les enfans. I
Mauvaiſe *explication* par les choſe

Fables, ſi leur étude convien
enfans. I
Analyſe d'une de celles de la For
I
Examen de leur morale. I
Quel eſt leur vrai tems. II
La morale n'y doit pas être dévelc
II.
Facultés ſuperflues de l'homme, cau
ſa miſere. I
Famille, comment ſe diſſout. I

Fantaisie des enfans gâtés. I. 181
Farineux. I. 78
Favorin, cité. I. 158
Fautes, leur tems est celui des Fables. II. 312
Félicité de l'homme ici bas est négative. I. 152
Femme, considerée comme un homme imparfait. II. 172
N'est à bien des égards qu'un grand enfant. *Ibid*
Femmes, notre premiere éducation leur appartient. I. 2 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres. I. 29, 25
Quel air leur plaît dans les hommes. II. 106
Fétiches. II. 244
Feu de la jeunesse, pourquoi la rend indiscipliuable. II. 254
C'est par lui qu'on la peut gouverner. II. 256
Foi des enfans, à quoi tient. II. 351
Foiblesse, en quoi consiste. I. 157
D'où vient celle de l'homme. II. 2
C'est elle qui le rend sociable. II. 209
Force, en quoi consiste. I. 157
A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 5
Comment il en doit employer l'excédent. II. 6
Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 252

Forêt de Montmorenci.
François, ce qui rend leur abord rep
& délagréable. I. 133,

Gaité, ſigne très-équivoque d
tentement.
Gauffres iſoperimetres.
Gaures.
Génevois, peut-être ne ſeroient plus
s'ils n'avoient ſú marcher ſans ſ

Génie, a ſouvent dans l'enfance l'a
ce de la ſtupidité.
Génie des hommes, différent dans l
ples & dans les individus.
Géographie, idée qu'en ont les en

Ses premieres leçons.
Géométrie, s'il eſt vrai que les enfa
prennent.
Notre maniere de l'enſeigner doi
à l'imagination qu'au raiſon

Comment Emile en apprendra
miers élémens.
Moyen de la rendre intéreſſante.
Gourmandiſe, préférable à la vanit
mener les enfans.
Vice des cœurs ſans étoffe.
Goût. Remarques ſur ce ſens. I. 419
Goûts naturels, ſont les plus ſim

Et les plus univerſels. I. 42
Gouverne ent politique, à quoi doit ſe borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 97
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir I. 47
Moyen d'éviter la difficulté du choix. I 48
Doit être jeune. I 53
S'il doit avoir déjà fait une éducation. I. 54
Doit choiſir auſſi ſon éleve. I. 55
Ne doit point s'enviſager comme en devant être un jour ſéparé. I 59
Ne doit point ſe charger d'un éleve infirme. I. 61
Doit avoir de l'autorité ſur tout ce qui entoure ſon éleve, & moyen d'acquérir cette autorité I. 209
Doit ſe faire apprentif avec ſon éleve. II. 83
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 94
Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui. II. 308
Comment doit ſe conduire dans les fautes de ſon éleve devenu grand. II. 309
Gouverneurs, leur fauſſe dignité. II. 306
Grand Seigneur devenu gueux. II. 115
Graſſeyer. I. 128
Griſſes, pain de Piémont. I. 124
Gymnaſtique. I. 325

Habitude, n'eſt point la Nature. I. 7
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 96
D'où vient l'attrait de l'*habitude*. I. 455
Habitude du corps, convenable à l'exercice, differente de celle qui convient à l'inaction. I. 132
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. I. 82
Henri IV. Mot de ce Prince ſur les prédictions des Aſtrologues. I. 249
Heritier, comment s'éleve. I. 312
Hermès. II. 76
Herodote, cité. I. 332, 440
Hiſtoire, n'eſt point à la portée des enfans. I. 265
Exemple. I. 267
Tems de ſon étude. II. 272
Calomnie le genre humain. II. 274
N'eſt jamais fidele. II. 275
En quoi ſemblable aux Romans. II. 277
Doit peindre ſans faire de portraits. II. 279
Montre plus les actions que les hommes. II. 282
Hiſtoire moderne, n'a point de phyſionomie. II. 279
Hiſtoriens anciens. I. 440 *n*.
Hobbes, comment appelloit le méchant. I. 111
En quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 180

Hochets.

Hochets. I. 121, 122
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 66
Son haleine eſt mortelle à ſes ſemblables. I. 82
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 168, 171
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 375
Eſt le même dans tous les états. II. 114
Ce qui le rend eſſentiellement bon ou méchant. II. 182
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe. II. 252
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 269
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 338
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 27
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque. II. 243
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur. II. 51
Homme naturel, vivant dans l'état de Nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 157, 339
Borné par ſes facultés aux choſes ſenſibles. II. 340
Homme, pourquoi j'en parle tard à mon éleve. II. 88
Hommes vulgaires, ont ſeuls beſoin d'être élevés. I. 55

Humanité, premier devoir de l'homme I. 145
Ce qui la conſtitue. II. 21
Comment s'excite & ſe nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 217, 225
Maximes pour cela. II. 218 *& ſuiv*
Hygiene. I. 61

Idées, diſtinguées des images. I. 256
Et des ſenſations. II. 150
La maniere de les former eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. *Ibid.*
Idées ſimples, ce que c'eſt. II. 151
Identité ſucceſſive, comment nous avons le ſentiment de la nôtre. I. 147
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 29
Jeunes gens corrompus de bonne heure, ſont durs & cruels. II. 208
Caractere de ceux qui conſervent longtems leur innocence. *Ibid.*
Pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles, quoiqu'ils ne le ſoient pas. II. 233
Inconvénient de les rendre trop obſervateurs. II. 171
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 217, 247
Exemple. II. 250
Doit penſer bien de ceux qui vivent avec lui. II. 270
Eſtimer les individus, & mépriſer la multitude. *Ibid.*

eux, par qui & à quelle occaſion inventés. I. 440
eux de nuit, utilité & pratique. I. 354, 366
eux olympiques, à quoi comparés. II. 270
magination, étend la meſure des poſſibles. I. 155
Transforme en vices les paſſions des êtres bornés. II. 203
mitation, goût naturel. I. 244
Comment dégénere en vice. I. 245
ndigeſtions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 419
nfans. I. 141
nfini. II. 345
ngratitude, n'eſt pas dans le cœur de l'homme. II. 259
D'où elle vient. II. 260
'noculation. I. 345
nſtinct, comment devient ſentiment. II. 179
nſtruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 197
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 213
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 75
Inſtructions de la Nature ſont tardives, celles des hommes prématurées. II. 17
Inſtrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adreſſe des mains & à la juſteſſe des ſens. II. 47
Intelligence, épreuve & meſure de ſon

développement. II. 9
Intolérance, quel dogme eſt ſon principe. II. 350
Jugemens actifs & paſſifs. II. 152
Diſtinction. *Ibid*
Comment on apprend à bien juger. II. 157
Juſtice, quel eſt en nous ſon premier ſentiment. I. 218
Juſtice humaine, ſon principe. II. 264 *n.*
Juſtice & *bonté* ne ſont pas de purs êtres moraux. II. 263
Juvenal cité. II. 137

LA Fontaine, ſi ſes Fables conviennent aux enfans. I. 275
Lait, ſi le choix du lait de la mere ou d'une autre, eſt indifférent. I. 30
D'abord ſéreux, puis prend de la conſiſtance. I. 73
Eſt une ſubſtance végétale. I. 77
Se caille toujours dans l'eſtomac. I. 79
Langue naturelle. I. 104
Langues, ſi leur étude convient aux enfans. I. 161
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 262
Pourquoi l'on enſeigne aux enfans par préférence les *langues* mortes. I. 263
Leçons, doivent être plus en action qu'en diſcours. I. 227
Liberté, le premier de tous les biens. I. 168

iberté bien reglée, ſeul inſtrument d'une bonne éducation. I. 197
ire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 289
iſiere, laiſſe une mauvaiſe démarche aux enfans. I. 145 *n.*
it, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 339
Quel eſt le meilleur. I. 340
itarge. II. 70
ivre qui compoſera ſeul la bibliothèque d'Emile. II. 77
ivres, inſtrumens de la miſere des enfans. I. 2[illegible]9
ocke recommande de ne point droguer les enfans. I. 67
Examen de ſa maxime, qu'il faut raiſonner avec eux. I. 188
Comment veut qu'on rende un enfant liberal. I. 241
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. I. 290
Inconſéquence de cet Auteur, ſur leur boiſſon. I. 334, 335
étier qu'il donne à ſon Gentilhomme. II. 128
Veut qu'on étudie les eſprits avant les corps. I. 341
ix, ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres. I. 172
Favoriſe le fort contre le foible. II. 265 *n.*
ix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des

raiſons. II. 49
Loix de la Nature, exemple ſur la peſanteur. II. 50
Lotophages. I 431
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 65
Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 253
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 440

Machines, leur appareil effraye ou diſtrait les enfans. II. 44
Nous ferons nous-même les nôtres. II. 45
A force d'en raſſembler autour de ſoi, l'on n'en trouve plus en ſoi-même. I. 47
Maigre, n'échauffe que par l'aſſaiſonnement. I. 80
Maillot. I. 24, 86, 117
Maître, gouverné par l'enfant. I. 301
Mal, n'en faire à perſonne, la premiere & la plus importante leçon de morale. I. 245
Maux entaſſés ſur l'enfance. I. 38
Maux phyſiques, moins cruels que les autres. I. 141
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un ſeul. I. 160
Maux de l'ame, n'excitent pas ſi généralement à compaſſion que les autres. II. 232
Manitou. II. 344

arcel, célebre maître à danſer. I. 376 *n.*
armouſets de Laban. II. 344
aroc, ce que Montagne a dit d'un de ſes Rois. I. 344
aſques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. I. 93
atiere. II. 343
ıximes de conduite avec les enfans. I. 115
ıximes ſur la pitié. II. 218
édecine. d'où vient ſon empire. I. 62
Maux qu'elle nous donne. I. 63
Sophiſme ſur ſon uſage. I. 64
Auſſi nuiſible à l'ame qu'au corps. I. 65
N'a fait aucun bien aux hommes I. 160
édecin, ne doit être appellé qu'à l'extremité. I. 67
élancolie, amie de la volupté. II. 242
émoire, les enfans n'en ont pas une veritable. I. 257, 272
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 274
ænalippe, Tragédie d'Euripide. I. 351 *n.*
ænſonge de fait & de droit. I. 232
Ni l'un, ni l'autre n'eſt naturel aux enfans. I. 233 & *ſuiv.*
ænuiſerie, II. 141
ères, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 34
antage pour elles de nourrir leurs enfans I. 35
ériidienne à tracer. II. 31
enture qu'elle amene. II. 32
ſures naturelles. I. 321

Métaux, choisis pour termes moyens des échanges. II. 97
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les sciences. II. 4
La mieux appropriée à l'espece, à l'âge au sexe, est la meilleure. II. 105
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 121
Métiers, raisons de leur distinction. II. 11
Miseres de l'homme, le rendent humain. II 209 & *suiv*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 3
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur. I. 305
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas. II. 25
Monnoie, pourquoi inventée. II. 97
N'est qu'un terme de comparaison. *Ibid*
Tout peut être monnoie. *Ibid*
Pourquoi marquée. I. 98
Son usage. *Ibid*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. I. 95
Monseigneur, *il faut que je vive*: réflexion sur ce mot & sur la réponse. II. 111
Montaigne cité. I. 325, 344. II. 283
Montre du sage. II. 90
Morale, comment on l'enseigne aux enfans I. 189
Unique leçon qu'on leur en doit donner I. 24
Morale & politique ne peuvent se traiter séparément. II. 26
Morale des fables, examinée. I. 28

Morale, ne doit pas être développée. II. 313
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raiſon. I. 112
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. I. 159
Comment ſe fait peu ſentir. I. 344
L'idée s'en imprime tard dans l'eſprit des enfans. II. 271
Mots, l'enfant n'en doit pas plus ſavoir qu'il n'a d'idées. I. 139
Seule choſe qu'on apprenne aux enfans. I. 260
Difficulté de leur donner toujours le même ſens. I. 258 *n.*
Mouvement, c'eſt par lui que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous. I. 102
Muſcles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 105
Muſique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 373
Peut ſervir à parler aux ſourds. *Ibid*
De la maniere de l'enſeigner aux enfans. I. 413
Myſteres. II. 349

NAGER, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation. I. 347
Ce qui le rend périlleux. I. 348
Naiſſance de l'homme, a, pour ainſi dire, deux époques. II. 172, 175
Nature, routes contraires par leſquelles on en ſort dès l'enfance. I. 36
Exerce inceſſamment les enfans. I. 37

Nature, comme l'homme en ſort pa
passions. II.
Ses inſtructions tardives & lentes. II.
Son progrès en développant la puiſ
du ſexe. II
Nature de l'homme.
Nature Divine. II.
Newton, portoit l'hyver ſes habits
I.
Notions morales, leur progrès dans
éleve. I
Nourrice, la véritable.
La meilleure au gré de l'accouc
I.
Choix. I.
Doit être la gouvernante de ſon n
riſſon. I
Ne doit pas changer de maniere de
I
Nourrices, comment traitées, & pour
Raiſon de leur attachement à l'uſag
maillot. I
Excellent dans l'art de diſtraire un e
qui pleure. I.
Précaution qu'elles négligent.
Diſent aux enfans trop de mots inu
I.
Nuage, paſſant entre la lune & l'enfan
paroît immobile, & la lune en mo
ment. II.
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cauſe. I
Remede. I.
Expédition *nocturne* de l'Auteur dan
enfance.

OBJECTIONS.
Contre la liberté laissée aux enfans. I. 150
Contre l'éducation retardée. I. 207
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. I. 293
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. I. 324
Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 403
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 85
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adolescent. II. 234
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 97, 98
De nos premieres observations, si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 12
Objets purement *physiques*, les seuls qui puissent interesser les enfans. II. 152
Objets intellectuels ne sont pas si-tôt à la portée des jeunes gens. II. 272
Observation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. I. 271
Odorat, réflexion sur ce sens. I. 441
Oisiveté est un vol public II. 120
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 122
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 165
Eleve son trône sur les passions des hommes. II. 186
Ordre à suivre dans les études. II. 30

Ordre moral, comment l'homme y entre. II. 263
Ordre ſocial, tems d'en expoſer le tableau au jeune homme. II. 266
Source de toutes ſes contradictions. II. 268
Témerité de s'y fier. II. 115
Organes des plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 195
Ottomans, ancien uſage des Princes de cette Maiſon. II. 143
Ovide cité. I. 140
Ouie, culture de ce ſens. I. 409
Organe actif qui lui correſpond. I 412
Outils, plus les nôtres ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits. II. 37

PANTALON, pourquoi ennuyeux. II. 314
Parallele de mon éleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 235 *& ſuiv.*
Pareſſe, comment on en guérit les enfans. I. 342
Paſſions, une ſeule eſt naturelle à l'homme. I. 199
Sont les inſtrumens de notre conſervation. II. 175
Quelle eſt celle qui ſert de principe aux autres. II. 177
Comment par elles l'homme ſort de la Nature. II. 178
Comment ſe dirigent au bien ou au mal. II. 182

Paſſions, ſommaire de la ſageſſe humaine dans leur uſage. II. 204
Leur progrès ſorte d'accelerer celui des lumieres. II. 357
Paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi; *paſſions rancuneuſes & iraſcibles* naiſſent de l'amour-propre. II. 161
Paſſions impétueuſes, moyen d'en faire peur aux enfans. II. 214
Paſſions naiſſantes, moyen de les reconnoître. II. 202
Paume, exercice pour les garçons. I. 404
Pauvre, n'a pas beſoin d'éducation. I. 47
Paiſan Suiſſe, idée qu'il avoit de la puiſſance Royale. I. 148
Paiſans, n'ont point peur des araignées. I. 57
Leurs enfans amuſent mieux que les nôtres. I. 134
Ne grattent point. I. 128
Pourquoi plus groſſiers que les Sauvages. I. 256
Pâtiſſier, ſon art. I. 12
Pere, ſa raiſon. I. 45
Ne doit point avoir de préférence entre ſes enfans. I. 60
Perfection, dans le raiſonnement ne ſe rencontre point ici-bas. I. 278
Perſiens, ce qu'ils entendent par enfance. I. 80
Perte-perle. I. 144
Perruche. I. 84
Petitesse des enfans, d'où vient. I. 111, 192

Peuple, a autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. II. 228
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 254
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur ſont propres. *Ibid.*
Philippe, *Médecin d'Alexandre*, ſon hiſtoire. I. 267
Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'expérience. II. 280
Philoſophie de notre ſiecle, un de ſes plus fréquens abus. II. 187
Phyſionomie. II. 244
Phyſique, ſes premieres leçons. II. 43
Phyſique experimentale, veut de la ſimplicité dans ſes inſtrumens. II. 44
Phyſique ſyſtématique, à quoi bonne. II. 49
Sa premiere leçon. *Ibid.*
Pithagore, à quoi comparoit le ſpectacle du Monde. II. 270
Pitié, comment elle agit ſur nous. II. 216
Eſt douce, & pourquoi. II. 211
Comment on l'empêche de dégénerer en foibleſſe. II. 351
Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain. II. 312
Plan que l'Auteur s'eſt tracé. I. 51
Pleurs des enfans, I. 105 *& ſuiv.* 119, 120. 147, 175
Plutarque cité. I. 44, *n.* II. 351
En quoi il excelle. II. 285
Poiſon, quelle idée en ont les enfans. I. 270
Politeſſe, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. I. 174

Poupées ambulantes. II. 4
Précepteur, quel eſt le vrai. I. 43
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. I. 49
Préjugé qui mépriſe les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. II. 122
Préjugés, s'enorgueillir de les vaincre, c'eſt s'y ſoumettre. II. 143
Préſent, ne doit point être ſacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 148
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. II. 249
Prévoyance, ſource de nos miſeres. I. 162
Prévoyance des beſoins, marque une intelligence déjà fort avancée. II. 52
Principes des choſes, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inferieur au bon. I. 111
Progrès d'Emile à douze ans. I. 145
A quinze. II. 166
Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. I. 221
Puberté, varie dans les individus ſelon les temperamens, & dans les hommes ſelon les climats. II. 187
Peut être accélérée ou retardée par des cauſes morales. *Ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. II. 188
Et dans les Villes. *Ibid.*
Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 194
Puiſſance du ſexe, comment les enfans l'accélerent. II. 205
Pyrrhus, jugement d'Emile ſur ſa vie. II. 291

Question par laquelle on réprime les ſottes & faſtidieuſes queſtions des enfans. II. 56
Ses avantages. II. 57
Queſtion ſcabreuſe, & réponſe. II. 195
Quintilien cité. II. 292

Races, periſſent ou dégénérent dans les villes. I. 82
Raiſon, frein de la force. I. 191
Comment on la décrédite dans l'eſprit des enfans. I. 205
Raiſon ſenſitive. . . I. 322
Ses inſtrumens I. 323
Raiſons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puiſſent entendre. I. 58
Raiſonnement, de quelle eſpece eſt celui des enfans. I. 258
Si-tôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un *raiſonnement*. II. 163
Reconnoiſſance, ſentiment naturel au cœur humain. II. 260
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. II. 261
Réfraction. II. 158 & *ſuiv*.
Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. I. 175
Régime pithagoricien. I. 80 *n*. 431
Régime végétal, convenable aux nourrices. I. 77
Relations ſociales, comment on doit les

montrer à l'enfant. II. 83
Religion, choix de celle d'Emile II. 359
Repas ruſtique, comparé avec un feſtin d'appareil. II. 103
Réprimande que m'adreſſe un Bâteleur en préſence d'Emile. II. 39
République de Platon, n'eſt pas un traité de Politique. I. 15
Ce que c'eſt. I. 14
Comment les enfans y ſont élevés. I. 255
Riche, l'éducation de ſon état ne lui convient point. I. 57
Riche appauvri. II. 115
Riches, trompés en tout. I. 72
Rivage, pourquoi, quand on le cotoye en bateau, paroît ſe mouvoir en ſens contraire. II. 153
Robert, *jardinier*, ſon dialogue avec l'Auteur & ſon éleve. I. 223
Robinſon Cruſoé. II. 78
Romains illuſtres, à quoi paſſoient leur jeuneſſe. II. 322
Romans orientaux, plus attendriſſans que les nôtres. II. 221
Romulus, devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 178

SAGESSE *humaine*, en quoi conſiſte. I. 154, II. 204
Savans, ſont plus loin de la verité que les ignorans. II. 155
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. II. 421
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 422

Sauvages, pourquoi plus ſubtils que les payſans. I. 296
Devroient, ſelon les Médecins, être perclus de rhumatiſmes. I. 334 *n.*
Pourquoi cruels. I 431
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 243
Science humaine, la portion propre aux Savans très-petite, en comparaiſon de celle qui eſt commune à tous. I. 93
Sens, lequel ſe développe le plus tard. I. 101 *n.*
De l'art de les exercer. I. 349 *& ſuiv.*
Deux manieres de vérifier leurs rapports. II. 158
Sens-commun, ce que c'eſt. I. 446
Senſations & ſentimens ont des expreſſions differentes. I. 105
Diſtinguées des idées. II. 150
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 158
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 152
Senſations affectives précédent les *repréſentatives*. I. 95
Senſibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. II. 212
Comment elle naît. II. 214
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 256
Doit ſervir à le gouverner. II. 258
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 179

Sentimens, quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 207
Sevrer, tems & moyen. I. 121
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe que quand il eſt impoſſible de la montrer. II 23
Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 77
Société, a fait l'homme foible. I. 168
Toute ſociété conſiſte en échanges.
Application de ce principe au commerce & aux arts. II. 95
D'où il ſuit que toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle. II. 96
Soleil, ſon lever. II. 15
Sommeil des enfans. I. 337
Moyens d'en regler la durée. I. 340, 342
Sourds, moyen de leur parler en muſique. I. 372
Spartiates, élevés en poliſſons, n'étoient pas pour cela groſſiers étant grands. I. 301
Spectacle du Monde, à quoi comparé. II. 270
Sphere armillaire, machine mal compoſée. II. 23
Statique, ſa premiere leçon. II. 45
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maiſon. I. 320

Stupidité fâcheuſe, ſous quels traits je la peindrois. II. 349
Subſtance animale en putréfaction fourmille de vers. I. 77
Subſtances, combien il y en a. II. 345
Sucs nourriſſans, doivent être exprimés d'alimens ſolides. I. 79
Suétone cité. I. 44 *n.*
Surpriſes nocturnes. I. 369
Synthèſe. II. 24

Tacite, à quel âge cet Auteur eſt bon à lire. II. 279
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 136 *n.*
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute reſſource. II. 123
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 131
Exemple. II. 132
Thémiſtocle, comment ſon fils gouvernoit la Grèce. I. 166 *n.*
Thucydide, modele des Hiſtoriens. II. 280
Tems, c'eſt plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire. I. 254
Quand il eſt avantageux d'en perdre. I. 302
Trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'inſtruction. II 28
Quand les enfans commencent à connoître ſon prix. II. 52
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 96

DES MATIERES

ucher, [illegible]
Ses jugemens [illegible]
Comment peut [illegible]
A l'école.
Moyens de l'agréer [illegible]
Sans lui nous n'aurons aucune idée de l'étendue.
éfor de Saint Mar [illegible]
manque.
irenne, trait de bonté de [illegible]
homme.
Petitesse.

ALERE-MAXIME [illegible]
unité, suites mortifiantes de [illegible]
mouvement dans l'Ame.
irron cité.
ertu, en la prêchant aux enfans on [illegible]
fait aimer le vice.
ertus, sont des apprentissages de [illegible]
fance.
ertus par imitation,
étemens, observations sur ceux des enfans.
érité, doit couler quelque chaîne [illegible]
noître, pour que l'erreur y laisse [illegible]
tion.
Quand on peut sans risque [illegible]
enfant la dise.
lande, son goût n'est pas [illegible]
me.

Viande, lambeau de Plutarque ſur cet aliment I. 431
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 199
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 63
A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 147
On doit la laiſſer goûter aux enfans. I. 150
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. I. 167
Vie dure, multiplie les ſenſations agréables. I. 339
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement. I. 147
Courte à plus d'un égard. II. 172
Vies particulieres, préférables à l'Hiſtoire. II. 283
Vieillards, déplaiſent aux enfans. I. 53
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 113
Vigueur d'eſprit, comment ſe contracte. II. 117
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine. I. 82
Pourquoi les races y dégénerent. II. 189
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 422.
Falſifié par de la litarge eſt un poiſon. II. 67
Moyen de connoître cette falſification. II. 69
Virgile, ſon plus beau vers. II. 220

Virginité, importance de la conſerver longtems, II. 190, 200
Préceptes. II. 191, 247
Viſages plus beaux que leurs maſques. II. 278
Vivre, ce que c'eſt. I. 21
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 139
Voix, combien de ſortes l'homme en a. I. 411
Volant, eſt un jeu de femme. I. 404
Uſage, en prendre preſque toujours le contre-pied pour bien faire. I. 204
Uſages, en toute choſe doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 99
Utilité, ſens de ce mot dans l'eſprit des enfans. II 52
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe ſi peu. II. 56
Exemple de l'art de le leur faire entendre. II. 62
Vue, exercice de ce ſens. I. 177 *& ſuiv.*
Ce qui rend ſes jugemens équivoques. I. 378, 379
Comment la courſe exerce un enfant à mieux voir. I. 387

XENOPHON cité. I. 55

ZURICH, comment paſſent maîtres les Conſeillers de cette Ville. II. 146

Fin de la Table.

EW YORK PUBLIC LIBRARY
EFERENCE DEPARTMENT

is under no circumstances to be
aken from the Building

AUG - 7 1926